MME DE LA GALAISIÈRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Œuvres. *Heures lointaines — Aux Champs — Voix de la glèbe — Poésies inédites*. Un volume in-8° écu avec un portrait de l'auteur en héliogravure............... 5 fr.

Ernest Millet. Un volume in-16.................. 2 fr.

A l'Enseigne du Grand-Saint-André. Un volume in-16.................................... 3 fr. 50

En forêt. *Poésies*. Un volume in-16............... 3 fr.

L'Herbager. Pièce en trois actes, en vers, représentée pour la première fois à l'Odéon, le 19 septembre 1891; reprise le 10 février 1908 au Théâtre des Arts. 4e édition. Un volume in-16............................... 1 fr.

Le Demi-Sang. Roman. Un volume in-18..... 3 fr. 50

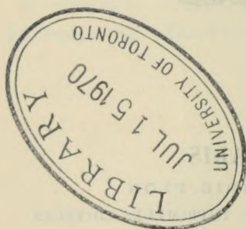
PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 18635.

PAUL HAREL

MME DE LA GALAISIÈRE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e


UNIVERSITY OF TORONTO
JUL 15 1970
LIBRARY

MADAME DE LA GALAISIÈRE

CHAPITRE PREMIER

M. Félix Tirotel sauta du lit, s'habilla légèrement à cause de l'extrême chaleur et comme la fenêtre de sa chambre donnait sur l'horloge du clocher, il vit qu'il était cinq heures. Le soleil à son lever chauffait déjà la forêt de Saint-Ernoul et la bourgade de Pont-Renaud, qui consistait en une seule rue dont la maison de M. Tirotel prenait tout le fond, du côté de l'ouest.

Dans la crainte d'éveiller sa belle-sœur, Mme Adolphe Tirotel, M. Félix descendit à pas de loup jusqu'à la salle à manger dont

il trouva la porte ouverte et la table servie.

— Déjà servie... A cinq heures!... murmura-t-il.

C'était une manie de Mme Adolphe; elle la tenait d'ailleurs de sa mère, Mme Durouvray, qui dressait toujours le couvert deux jours avant l'arrivée des convives. Alors, elle étendait une nappe fine sur la table afin de protéger le service contre les poussières.

M. Félix était célibataire et Mme Adolphe Tirotel, veuve depuis deux ans. Après avoir doté largement trois neveux, fils d'un Tirotel qui n'avait pas bien tourné, Mme Adolphe se faisait encore trois mille livres de rente, mais son beau-frère possédait cinq cent mille francs qu'il avait gagnés dans l'exploitation d'un four à chaux. Il avait pleinement réussi, grâce à l'emploi d'une méthode de participation

aux bénéfices. En quelques années, les employés et les ouvriers du four à chaux étaient devenus propriétaires. Ils avaient tous une maison, un jardin, un champ, un caveau. Avant que Biétry formulât son admirable doctrine, M. Félix l'avait appliquée. Il régnait sur une centaine de ménages et sur trois cents enfants dont quatre-vingt-dix-neuf, à la date où cette histoire commence, pouvaient l'appeler parrain. Il les invitait tous les 23 juin, à la Saint-Félix. Il n'était pas facile ce jour-là d'aborder Mme Adolphe; elle dressait le couvert sous une tente et quarante-huit heures à l'avance.

Et c'était autre chose, bien sûr, que de recevoir M. Tirotel de la Galaisière et sa jeune femme, car sur la table autour de laquelle M. Félix tournait en cette chaude matinée de juillet, il n'y avait que quatre couverts.

Ces jeunes Tirotel venaient de racheter le manoir de la Galaisière avec d'immenses prairies et deux cents hectares de bois. Mme Adolphe disait d'eux : c'est du grand monde. On se souvenait de M. Tirotel père, marchand de biens, cousin et camarade de collège des frères Adolphe et Félix Tirotel. C'est à cette parenté, lointaine malgré la similitude de nom, que M. Félix avait dû la première visite que lui firent les jeunes Tirotel de la Galaisière, nouvellement mariés, nouvellement propriétaires et circulant en auto, par tous le pays, à des vitesses folles. Ils s'étaient arrêtés une première fois devant la maison de M. Félix. Avant d'entrer, la jeune femme s'était écriée : — Oh! la jolie maison, les jolies tourelles, et ces petits carreaux en des fenêtres gothiques, on dirait d'une abbatiale, n'est-ce pas, Lucien?

Mais Lucien saluait M. Félix auquel, tout de suite et devant la porte, il présenta sa femme. Elle rejeta son voile vert, qui cachait des cheveux abondants. Elle était petite, mais elle s'élançait en marchant comme si elle eût voulu se grandir ou s'envoler.

— C'est un oiseau, pensa M. Félix.

Il les fit entrer.

— Vous avez là, mon cousin, un salon bien original.

— Ce n'est qu'une salle à manger, ma cousine. Veuillez donc vous asseoir.

Mais elle tournait tout autour de la salle. Un portrait l'arrêta :

— Oh! Lucien...

— Quoi?

— Mais c'est vous!

— Mon père? interrogea Lucien Tirotel.

— Oui.

— A quel âge?

— A vingt-cinq ans.

— Vingt-cinq ans... comme toi, Lucien... Puis elle ajouta, dans un rire qui montra toute ses dents :

— Il en avait une cravate, monsieur votre père!

— Ah! ma cousine, la mode a changé.

M. Félix l'avait contrainte à s'asseoir et il l'avait trouvée si simple, si spontanée, si gentille, si heureuse de posséder un logis, des prés et des bois, si contente d'avoir des vaches, d'être campagnarde et tellement déterminée à faire du beurre, qu'il s'était retenu de lui dire : Mais, ma cousine, vous allez abîmer vos jolies mains et vous allez vous ruiner! Vous êtes la descendante des barons de Thiville du Castel et non une fermière!

Il les avait invités à déjeuner et le lendemain il s'en fut chez eux renouveler son invitation.

Et ils allaient venir et c'était pour eux que Mme Adolphe avait retiré du dressoir les belles assiettes rouges, car ces Tirotel de la Galaisière c'était tout à fait du grand monde.

M. Félix, arrêté devant la table, se croisa tout à coup les bras, en homme résolu : Je vais les recevoir de mon mieux, ils goûteront à tout ce qu'il y a de plus fin dans mon caveau, mais ils ne sortiront pas d'ici que je ne leur aie au moins donné l'avis qu'ils ne me demandent pas et qu'ils auraient dû me demander avant de se lancer ainsi dans l'agriculture. Il a vingt-cinq ans et elle vingt-deux. Ce sont des enfants.

Comment! reprit-il, voilà le fils de feu mon vieux camarade Jean Tirotel, qui avait, lui, tant de jugement; voilà un jeune homme élevé à la ville et qui, tout

d'un coup, parce qu'il est docteur en droit, s'imagine qu'il peut s'improviser agriculteur! Il ignore donc qu'un agriculteur doit tout savoir, qu'il se trouve en rapport avec tous les corps de métiers : couvreurs, maçons, tonneliers, carrossiers, charpentiers, bourreliers, que sais-je! Et les engrais? Et les labours? Et les semailles? Et l'achat des bestiaux maigres? Et la vente des bestiaux gras? J'ai le droit d'en parler, moi, de tout cela : mon père était cultivateur, il m'emmenait aux foires quand j'étais jeune et nous « estimions » les vaches, les génisses, les bouvards et les bœufs, assez bien, ma foi.

Il en était là de ses réflexions quand la porte de la salle à manger s'ouvrit et Mme Adolphe, en camisole et jupon court, fit une entrée bruyante. Elle avait son tablier plein de pêches et de reine-claude qu'elle échafauda sur des assiettes rouges,

cependant que M. Félix, enfoui maintenant dans un fauteuil, la regardait faire.

C'était une femme de trente-huit ans, aux yeux métalliques, au menton volontaire. Elle se levait tous les jours avant l'aube, mais elle se couchait comme les paysans, de très bonne heure, et dormait à poings fermés.

Son beau-frère la regardait un peu comme un amoureux, avec un plaisir mélangé de crainte et de dépit, car, ayant rêvé d'elle à vingt-cinq ans, il s'était vu, malgré de timides avances, tout à coup supplanté par un frère plus jeune et plus hardi.

Terrible aventure, mais souffrance silencieuse qu'une bonne grâce inaltérable cacha désormais à tous les yeux. Lorsque après vingt ans de mariage Adolphe mourut, Félix eut beaucoup de chagrin, mais sa belle-sœur étant venue habiter avec lui,

la peine en s'atténuant fit place un jour à l'espérance et à l'ambition.

Le mirage de la vingtième année ne s'étant point évanoui, Félix, encore amoureux, chercha la formule d'une demande en mariage; quand elle fut trouvée, il se risqua timidement et sans doute un peu tôt puisqu'il fut froidement accueilli.

Quelle créature énigmatique! Jeune fille bizarre et femme étrange... Toutefois, dans sa pensée, l'homme s'obstinait, malgré cette demande froidement repoussée ou plutôt à cause d'elle.

Et voilà pourquoi M. Félix, en ce matin de juillet, voguait toujours en pleine chimère, quoique l'ardeur même de son désir au fond l'attristât. Pourquoi sa belle-sœur ne disait-elle rien? Elle était là, près de lui, penchée sur la table, dans une pose qui faisait valoir sa grâce natu-

relle. Sous ses doigts fins, des pyramides de fruits s'élevaient. Puis, elle sortait, rentrait, faisait encore vivement le tour de la table, s'en allait tirer les rideaux, sans doute pour qu'un flot de lumière éveillât et fît parler l'homme qui, non plus, ne disait rien.

Il la suivait d'un œil mélancolique.

A la fin, il lui demanda :

— Léonie, qu'est-ce que tu as commandé pour nos hôtes?

— Un haricot de mouton.

— Tu ne trouves pas cela commun?

— Le haricot? C'est la petite cousine qui l'a demandé.

— Oh! alors...

— Il y aura aussi des ris de veau, deux truites à la crème, un canard sauvage et une salade de chicorée.

— Et comme dessert?

— Un pudding, des prunes et des

pêches. Si tu veux des griottes, tu n'as qu'à porter l'échelle double dans le verger.

— Bien, nous cueillerons des griottes tout à l'heure, mais, dis-moi, qu'est-ce que tu penses de M. et Mme Tirotel de la Galaisière?

— C'est de la haute.

— Ce sont nos cousins. La petite dame est née du Castel, mais Lucien n'est de la Galaisière que par son logis.

— Ils sont charmants tous les deux.

— Oui, ce sont des êtres sympathiques. J'ai cependant bien peur que notre cousine ne gagne rien avec son beurre à la Marie-Antoinette et je crains surtout que Lucien Tirotel n'aille à la ruine avec ses quinze vaches et ses deux cents bœufs.

— A la ruine! Ils ont soixante mille livres de rentes...

— Soixante mille et c'est tout, puisqu'ils sont orphelins tous les deux. Plus rien à espérer. On mange facilement deux millions.

— Tu radotes.

— Tant mieux.

— Les bœufs, ça ne va pas loin, fit Mme Adolphe en venant se camper devant son beau-frère, mais il y a autre chose de plus grave, que tu ne soupçonnes pas.

— Quoi donc?

— Les visites du baron Le Forhu à la Galaisière.

— Les visites!... répéta M. Félix en sursautant.

— Une dizaine depuis trois mois!

— A propos de quoi?

— A propos de chiennes, puisqu'il leur fait élever deux chiennes.

Après avoir jeté ces mots à la face de son beau-frère, Mme Adolphe tourna les

talons; elle sortit en fermant violemment la porte, et M. Félix, comme soulevé aussi par une colère, se mit à marcher à grands pas dans la pièce :

— Le Forhu! Ces La Galaisière étaient donc légers au point de venir s'installer dans un pays sans consulter qui que ce soit? Pour eux les relations de voisinage avaient-elles si peu d'importance qu'on pût les nouer ainsi sans information, sans avis, sans renseignement d'aucune sorte?

Le Forhu! Ce bellâtre, ce Lovelace, Don Juan de chasse à courre, forestier besogneux qui, pour entretenir une maîtresse et payer des dettes criardes, faisait abattre jusqu'aux petits chênes de ses taillis, jusqu'aux hêtres de son parc.

Le Forhu, le beau sonneur de trompe, était déjà reçu là-bas comme un familier? Un homme dangereux; élégant, soit, mais d'autant plus à craindre que sous ce

vernis d'élégance il cachait des passions. Diable! Comment prévenir M. de la Galaisière sans passer tout de suite pour une mauvaise langue, surtout sans avoir l'air de manquer de confiance envers cette jeune cousine, si honnête et si franche?

— Et si jolie! soupira M. Félix en se replongeant dans son fauteuil.

Il était perplexe. Des plis maintenant barraient son front, imprimant à sa physionomie, ordinairement douce, une réelle dureté.

Comment ne pas détester Le Forhu, qui trouvant un jour Léonie dans les bois lui avait manqué de respect. Aux cris de la femme le mari était accouru :

— Misérable!

Et c'est en ricanant que le baron avait continué son chemin.

Le frère n'ayant pas voulu qu'on parlât de cet événement, impossible main-

tenant d'y faire la moindre allusion.

M. Félix, en proie à ces réflexions, s'en fut dans le verger cueillir des griottes. Il était tellement préoccupé qu'il oublia, pour la première fois de sa vie, en traversant la basse-cour, de jeter aux volatiles des poignées d'orge et de petit blé. Le vieux garçon ne pouvait s'empêcher de penser aux La Galaisière, à ce ménage heureux que les manœuvres d'un séducteur devaient fatalement troubler. Sur la terre était-il un bonheur auquel on pût croire, une joie qui méritât d'être goûtée? Était-ce bien la peine d'avoir préparé des mets, monté de l'yquem et du romanée, rêvé d'un déjeuner charmant, pour que l'ombre d'un Le Forhu s'étendît déjà sur la table?...

A midi tapant ce jour-là, quand l'automobile des Tirotel de la Galaisière s'arrêta

devant sa maison, M. Félix, d'un pas dégagé, s'en fut à la rencontre de ses hôtes; il aida Mme de la Galaisière à descendre et comme le chapeau de la jeune femme était immense, il ouvrit la porte à deux battants. Elle put passer.

— Le gardez-vous, ce monument? lui demanda son mari.

— Non. Aidez-moi donc à l'enlever.

— Ah! ma cousine, vous avez d'aussi beaux cheveux que Jeanne de Chantal.

— Vous ne l'avez pourtant pas connue, fit-elle en s'asseyant.

Elle portait une robe de linon blanc dont le moule étroit la gênait un peu. Quant à M. de la Galaisière, son veston crème, son gilet noisette et son pantalon couleur de singe malade étaient minces comme du papier. Il fit :

— Quel temps! Quelle abominable chaleur! Les herbages sont rôtis.

— Plaignez-vous, répliqua la jeune femme, moi qui ai perdu ce matin pour cent cinquante francs de beurre!

— Et pourquoi? demanda M. Félix.

— Parce qu'il était mou, mou, mou...

M. Félix fut sur le point de s'écrier : Eh! ma cousine tout n'est pas rose dans le laitage.

Mais il jugea qu'il était trop tôt.

— La fièvre aphteuse est tout près de nous, constata mélancoliquement M. de la Galaisière.

— La cocotte, la terrible cocotte, répéta M. Félix.

Il fut pour ajouter : Gare à vos bœufs!

Mais il jugea encore qu'il était trop tôt. Il ne voulait pas les empêcher de manger.

On se mit à table. La servante venait d'apparaître avec le haricot de mouton qui remplissait un grand plat creux d'où s'élevaient des vapeurs. Les narines de

Mme de la Galaisière frémirent. On lui présenta le haricot.

— Quel fumet! dit-elle.

Après une minute de silence, Lucien fit :

— Ma chère amie, je n'ai jamais mangé rien d'aussi bon.

— Ni moi.

— Et je suis bien heureux, ajouta Lucien, d'être reçu chez le vieil ami de mon père.

— Vous me comblez. Ma cousine, un verre de château-yquem.

— Volontiers.

— Vous savez que les roux disposent bien les papilles et font valoir le vin.

— Je l'ignorais. Vous êtes gourmand, mon cousin? M. Félix rougit.

— Ne rougissez pas! Dans ma famille tout le monde était gourmand. Un de mes grands-oncles est mort à table.

— Comme Grimod de la Reynière.

— Ma cousine, si nous trinquions, proposa Lucien, en se tournant vers Mme Adolphe.

Ils trinquèrent.

— Vous nous aiderez à monter notre caveau, nous n'avons que très peu de vin, à la Galaisière, et nous voulons en avoir beaucoup.

— Et du fameux, déclara la châtelaine.

— Pensez-vous qu'avec dix mille francs?...

M. Félix tressauta. Dix mille francs! Il fut sur le point de dire : Mon ami, si vos deux cents beufs attrapent la *cocotte,* vous perdrez vingt-cinq mille francs cette année.

Il réfléchit, trouva cela cruel et demeura muet.

On apporta deux truites qui, dorées au feu du gril, s'allongeaient maintenant dans

la crème, ponctuée de fines herbes.

— Dieu ! que c'est appétissant, s'écria Mme de la Galaisière.

— Vous allez trop manger, ma chère amie.

— Je le crois, d'autant que j'adore le canard sauvage.

— Le canard est de trop, hasarda Lucien.

— Non pas, il nous aidera tout à l'heure à déguster le romanée ; le rôti fait aussi valoir le vin.

— Vous savez tout.

— Oh ! ma cousine...

Il remarqua qu'elle avait le nez légèrement de travers, mais l'on s'y habituait vite.

Le rôti fut présenté, mais entier, et M. Félix voulut le découper, à la vieille mode, qui permet de manger chaud, tout en buvant sec.

Mme Adolphe versa le romanée, qu'elle avait décanté. C'était un vin d'une grande année, acheté jadis par son mari.

— Mon frère était encore plus gourmand que moi, constata M. Félix.

Mme Adolphe s'excusa :

— Je vais surveiller l'entremets, dit-elle.

Quand elle fut sortie :

— Quelle femme charmante et simple et bonne, fit M. de la Galaisière.

— Et brave, continua M. Félix, visiblement flatté. C'est une chasseresse. Elle tire les merles au vol et les lapins au déboulé. Je l'ai vue loger une balle dans l'œil d'un sanglier qui nous chargeait, elle et moi. C'était justement dans vos bois où fort heureusement pour moi Léonie avait voulu me suivre, ce jour-là. Depuis deux heures la meute du baron Le Forhu chassait le sanglier. L'animal blessé, soudainement mis en fureur par une dizaine de

chiens qui voulaient le coiffer, prit une ligne et vint droit sur nous.

— Le baron ne suivait donc pas? demanda Mme de la Galaisière.

— Le baron...

— Le Forhu? acheva-t-elle.

M. Félix ne répondait pas, il se mordait les lèvres... La Galaisière aussi demeurait muet.

— Qu'est-ce qui les prend? se demanda la jeune femme.

Mais, très fine et très souple, elle changea la conversation.

— Est-ce vrai, mon cousin, que monsieur votre frère était poète?

— Poète et vigneron.

— Vous avez ses œuvres?

— Oui, ma cousine, elles sont là, musique et paroles, sur l'épinette dont vous avez trouvé l'autre jour les sons si harmonieux.

— Alors, nous allons les chanter!

— Oh! ma cousine, quelle joie pour moi, qui suis mélomane et quelle surprise pour ma belle-sœur!

— Elle aimait son mari?

— Si elle l'aimait!... soupira M. Félix.

— La cousine doit savoir tous les vers de son mari par cœur?

— Elle n'en sait aucun. Elle n'a de l'œuvre qu'une connaissance auditive, mais, dès qu'on la chante, elle est subjuguée et ses yeux se mouillent.

— Pourquoi monsieur votre frère était-il vigneron?

— Parce que nous avons encore des vignes en Bourgogne d'où nos ancêtres sont venus, il y a trois cents ans. Nous sommes Bourguignons par les femmes.

— Alors, trinquons, proposa Mme de la Galaisière.

Elle laissa M. Félix remplir son verre.

— Simone, vous allez vous étourdir.

— Je le crois.

— Et vous ne pourrez plus chanter.

— Ah! par exemple...

Elle s'élança vers le piano, juste au moment où la cousine Tirotel entrait avec un pudding qui flambait.

Après un court prélude, on entendit *Colin et Colette :*

Colette, soyez ma femme,
S'écriait un jour Colin.
Vous aurez mon cœur, mon âme
Avec mon petit moulin.
Il chante sur la rivière.
Viens donc l'entendre chanter,
Viens, ma mule sera fière
Si tu veux bien la monter.

Assise et les yeux fermés, dans l'attitude que son beau-frère avait décrite tout à l'heure, Mme Aldophe écoutait. Il semblait que rien n'existât plus pour elle.

O ma voisine, est-ce un rêve?
J'ai sanglé mon plus beau sac

Et pendant que je t'enlève,
Mon cœur aussi fait tic tac.
Tu t'inclines sous la branche,
Tu trottes, ta mule en main,
Et je suis ta coiffe blanche
Dans l'ombre du vieux chemin.

La musique était simple et conforme au sentiment de la chanson ; la voix s'était faite plus caressante et les trois auditeurs étaient sous le charme.

Brusquement, la chanteuse quitta l'épinette, revint vers la table et comme de grosses larmes roulaient sur les joues de la cousine Tirotel, Mme de la Galaisière l'embrassa, puis elle la servit, l'obligeant à accepter une part du pudding, la plus belle pêche et du vin blanc, car elle n'aimait que le vin blanc.

Les quatre convives, trop émus pour engager une conversation, même banale, firent cependant honneur au dessert.

Ce fut Mme de la Galaisière qui rompit le silence.

— Ah! ma cousine, s'écria-t-elle, j'espère que vous voudrez bien venir de temps en temps chez moi, dans cette laiterie où j'ai perdu ce matin pour cent cinquante francs de beurre. Il était mou, mou, mou, que c'en devenait comique. Au fond cela m'attristait. On a beau dire : C'est la chaleur, c'est la chaleur... Vous viendrez, n'est-ce pas, ma cousine? Vous m'apprendrez à faire le haricot de mouton; le vôtre était, passez-moi le mot, divin.

— Divin, répéta M. de la Galaisière.

— Maintenant, continua la jeune femme, si vous le voulez bien, nous servirons le café. Ces messieurs boiront, fumeront et seront bien enchantés d'être débarrassés de nous.

— Oh! cousine... protesta M. Félix.

Les deux femmes passèrent dans la cuisine, d'où elles revinrent bientôt, l'une portant la cafetière et l'autre les flacons.

Le café versé, toutes deux disparurent.

— Où vont-elles? demanda Lucien.

— Dans le verger, répondit M. Félix en allumant un cigare.

Et il ajouta :

— Laissons-les faire, voilà une grande amitié qui commence.

CHAPITRE II

Le samedi suivant, vers trois heures de l'après-midi, Mmes de la Galaisière et Tirotel revenaient en charrette anglaise du marché de Saint-Ernoul par le chemin de la forêt. Tout en conduisant, la châtelaine ne pouvait s'empêcher de constater avec une joie enfantine que son beurre, jaune et ferme, avait eu cette fois la tête du marché. Grâce à la cousine Tirotel qui, passant du conseil à l'action, avait tout transformé dans la laiterie, pasteurisé les crèmes, baratté, malaxé, le beurre s'était assoupli, allongé, raffermi sous ses doigts de fée.

Un grand souffle d'air, soulevant le

chapeau de Mme de la Galaisière, révéla son visage rose et fin. La cousine Tirotel ne s'occupait que du cheval dont le trot l'émerveillait. Un taon l'ayant piqué, le cheval fit plusieurs bonds, galopa, poussa des ruades, si bien que la châtelaine, un peu effrayée, tendit à sa voisine le fouet et les guides. Avec le manche du fouet, Mme Adolphe écrasa le taon dans le poil de la bête.

— Pourquoi, demanda Mme Adolphe, coupe-t-on maintenant la crinière et la queue des chevaux? Ils ne peuvent plus se défendre des mouches.

Le vent, plus fort, agitait les feuilles, emportant au loin la poussière et rafraîchissant les voyageuses. Devant elles, au bas d'une côte, un cheveuil sauta la route. La cousine Tirotel mit le cheval au pas, elle l'arrêta même pendant une minute, car le chevreuil, revenu sur la berme, lon-

geait maintenant le fossé de la route au petit galop, sa queue blanche relevée. Il fit un saut de côté, montra son flanc fauve, se rasa derrière une cépée et disparut.

— Le beau brocard! s'écria la châtelaine.

— Un des plus beaux de la forêt, il pèse au moins soixante livres, appuya Mme Adolphe.

La côte ayant l'ombre d'une chênaie, elle maintint son cheval au pas.

— Est-ce que vos quatre neveux ont été prévenus de notre passage?

— Oui, oui.

— Alors nous les verrons?

— Certainement.

— Ce sont les fils de l'aîné des Tirotel?

— Oui. C'est un homme qui a mal tourné.

— On me l'avait dit. Ses fils ne lui ressemblent pas?

— Oh! pas du tout, Dieu merci.

— Comment s'appellent-ils?

— Jacques, François, Guillaume et Cyprien.

— Ils sont mariés?

— Il n'y a que Cyprien qui ne le soit pas; il vit tout seul comme un ours. Oh! c'est un bon garçon, mais personne ne connaît son caractère. Jacques est aussi un bon garçon, mais comme il voit tout en beau, nous l'avons marié à une petite femme qui a du jugement. Ça va. François, lui, n'a aucune idée de l'argent, ça lui fond dans les mains, alors nous lui avons trouvé une petite femme économe. Ça va. Quant à Guilllaume, c'est le moins généreux des quatre. Oh! très bon garçon, hospitalier, laborieux, gai, vif, mais un peu chien. Il est déjà riche.

— Et sa femme?

— Tout à fait généreuse. Il le fallait, vous pensez.

— Guillaume et Jacques sont agriculteurs?

— Oui. Les deux autres sont employés au four à chaux. Ils gagnent leurs sept francs par jour et, comme les ouvriers, ils ont droit à une part dans les bénéfices, à la fin de l'année.

Au haut de la côte la conversation fut coupée par la vue d'un cavalier; il venait au petit trot, tenant mollement les rênes de la main gauche, éventant sa bête de la main droite à l'aide d'une branche feuillue.

— C'est le baron, fit la châtelaine en rougissant légèrement.

Comme le cavalier s'avançait avec l'intention visible de présenter ses hommages à Mme de la Galaisière, la cousine Tirotel saccagea la bouche du cheval, qui bondit:

la roue gauche de la charrette vint effleurer la botte du baron Le Forhu qui ne put s'empêcher de crier :

— Maladroite! Maladroite!

— Arrêtez! Il est dans le fossé!

— Qu'il y reste, répondit Mme Adolphe, d'une voix sourde.

L'allure du cheval devint si vive que le bruit du trot sur la route eût couvert la voix de la châtelaine, si elle eût parlé. Surprise et même un peu choquée, elle se contenta de réfléchir à l'acte brutal que Mme Adolphe venait de commettre. Elle songea d'abord à s'en excuser le soir même par l'envoi d'une lettre.

Si les Tirotel de Pont-Renaud exécraient M. Le Forhu, s'ils le poursuivaient d'une haine mystérieuse, libre à eux d'agir, mais seuls. Qu'avaient-ils donc et quel était ce mystère?

En tout cas, le baron, qui devait être de taille à se défendre, n'avait rien fait, que des politesses, aux Tirotel de la Galaisière ; ce serait même grâce à lui qu'ils pourraient suivre les chasses de Saint-Ernoul au mois de novembre, puisqu'il leur avait transmis l'invitation du marquis de Bréchamp. Certes, M. Félix et Mme Adolphe étaient de si braves gens qu'il ne fallait pas non plus briser avec eux pour une fantaisie de femme violente ; c'étaient des parents si originaux, tellement dévoués, tellement indispensables... Je ferai, pensait la jeune femme, appel à leur amitié ; voilà, c'est bien simple : nous enverrons de la Galaisière un mot d'excuse au baron et la cousine s'engagera solennellement à ne point l'écraser, du moins avec nous, si d'aventure elle le rencontre. Solution fort élégante aux yeux de la châtelaine, dont la mauvaise hu-

meur, au bout de dix minutes, se trouvait tout à fait dissipée quand la voiture s'arrêta devant une barrière qu'un grand jeune homme blond vint ouvrir. En apercevant Mme de la Galaisière, il se découvrit, puis il l'aida galamment à descendre.

— M. Guillaume?

— Oui, madame.

Il attacha le cheval à une boucle, s'en fut chercher une couverture et dit à sa tante :

— Vous ne voulez donc pas qu'on dételle?

— Non, mon p'tit gâs, va-t'en tirer du cidre à la pignoche. Il faut que Mme Lucien y goûte, à ton cidre sans eau.

— Mais je n'ai pas soif!

— Si, ma cousine, vous avez soif, vous aviez soif devant votre pain de beurre, à Saint-Ernoul.

La femme de Guillaume, toute petite, se montra sur le seuil :

— Si madame veut nous faire l'honneur d'entrer à la maison?

— Volontiers.

Tout brillait dans la cuisine. Mme Guillaume étendit une nappe sur la table, carrée et massive ; elle apporta du beurre frais, des noisettes, des poires et des prunes. Guillaume rentra, portant à deux mains une énorme carafe où le cidre flambait.

— Mes frères sont là, dit-il, je les entends venir.

Ils entrèrent tous les trois, Jacques et François précédant Cyprien, qui se cachait derrière eux. Mme de la Galaisière les mit à l'aise, elle leur dit : Vous allez tous m'appeler ma cousine ; elle remarqua qu'ils avaient la même barbe blonde.

Elle trinqua plusieurs fois avec eux, et, comme ils la trouvaient tout à fait aimable

et jolie, ils la regardaient, émerveillés.

— Ma cousine, est-ce aujourd'hui que vous visitez les fours à chaux?

— Non, je ne les verrai que de loin, M. de la Galaisière n'étant pas libre. Il doit cependant venir à cheval jusqu'à la Croix des Carrés, où il m'a donné rendez-vous. A sept heures, s'il n'est pas là, je rentrerai seule à la Galaisière.

Quand la collation fut terminée, la châtelaine dit :

— Nous avons le temps d'aller à pied jusqu'au rendez-vous. On va faire suivre la voiture. Qui est-ce qui vient?

— Tout le monde!

— A la bonne heure, voilà d'aimables cousins, dit la jeune femme.

Elle sortit.

Sur le coteau voisin, tout un village était devant elle, avec ses maisons éparpillées; derrière, une immense plaine d'où

montaient les fumées du four à chaux. Elle manifesta le désir d'aller à pied jusque-là, par l'étroite route dont les courbes apparaissaient à travers un bocage de pommiers et de haies.

Elle partit donc avec toute son escorte.

Le long du chemin, çà et là, les barrières et les échaliers leur révélaient des enclos où paissaient des vaches, non loin de maisons basses dont les jardins pour la plupart avaient des clôtures de buis. Ils en trouvaient dans le vent l'odeur amère. La châtelaine s'informa :

— Ce sont des logis d'ouvriers?

— Presque tous.

— Nous sommes dans le pays des hommes libres, fit tout à coup Cyprien.

Comme la châtelaine le regardait :

— C'est le plus savant des quatre, dit la tante, il est archéologue.

Le jour baissait. Quelques ménagères,

des seaux en main ou la courge au col, s'en allaient traire. Bientôt, par les sentiers, des travailleurs allaient revenir, fatigués, exténués, peut-être, mais satisfaits à l'idée du bon gîte et sûrs du lendemain, car l'entreprise où tous les intérêts se trouvaient confondus marchait si bien et fournissait une telle matière, qu'on ne pouvait suffire aux demandes.

Les promeneurs débouchèrent dans la plaine qui se déroulait à perte de vue du côté de l'ouest où le crépuscule était d'or et de pourpre. A une demi-lieue, en rase campagne, les fours, d'un modèle ancien, élevaient leurs masses de pierres coiffées par des échafaudages sous lesquels s'ouvraient, quelquefois en même temps, vingt bouches à feu.

— C'est l'enfer, dit la châtelaine; d'ailleurs, le ciel et l'enfer, tout est rouge. C'est magnifique.

Elle ajouta :

— Sept heures, mon mari n'est pas là, je pars.

Laissant Mme Tirotel avec ses neveux, elle remonta seule en voiture.

A l'est, une église élevait ses toits en bâtière au-dessus d'un groupe de maisons où se reflétait le couchant.

C'était la bourgade de Pont-Renaud.

Plus loin dans la vallée, en avant d'un massif, elle aperçut un petit château dont le soleil faisait aussi briller les fenêtres, le toît d'ardoise et les tourelles. C'était l'habitation du baron Le Forhu. De loin en loin, assez avant dans la nuit et par l'unique fenêtre qui s'ouvrait au midi, des fanfares de chasse partaient de là ; les sonneries montaient et se déployaient, traversant la futaie de la Galaisière. Et comme elle aimait le chant de la trompe, elle se remémora quelques-unes de ces sonne-

ries. Elle les fredonnait le long de la route.

Arrivée à l'embranchement d'un chemin vicinal et de la route de Pont-Renaud, comme la nuit n'allait pas tarder à venir, elle eut l'idée de demander à un cantonnier qui se trouvait là, s'il n'y avait point un raccourci pour la Galaisière.

— Si, si, madame. J'n'avez qu'à prendre, à quinze cents mètres d'ici, le petit chemin de la Closerie, ça va vous raccourcir d'une demi-lieue. C'chemin-là passe quasiment devant la porte à M. le baron. Du reste, ajouta le cantonnier, j'allez ben sûr le rattraper, m'sieu le baron, piqui vient d'passer.

— Il vient de passer?

— Y a pas cinq minutes. J'cré ben qu'c'est li qu'on voit là-bas, dans l'mitan d'la côte.

— Merci, mon brave homme.

Elle prit le chemin vicinal et comme sa bête allait vite, elle rattrapa Le Forhu.

— Monsieur, lui dit-elle, je suis bien aise de vous retrouver, pour vous demander s'il ne vous est rien arrivé de fâcheux tantôt?

— Absolument rien, madame, sauf que j'ai vivement regretté de ne pouvoir vous présenter mes hommages.

— Et moi mes excuses. Vous avez qualifié justement la personne qui conduisait de maladroite.

— Comme il s'agit d'une femme, je regrette le mot, fit-il en souriant.

— Je vous aurais écrit.

— Je ne saurais vous dire à quel point je suis touché, murmura le cavalier.

Et son regard en disait plus que ses paroles.

Il trouva un sujet de conversation :

— Avez-vous reçu l'invitation des du Vormier?

— Pour leur séance littéraire? Non, pas encore.

— Vous la recevrez bientôt; la séance a lieu la semaine prochaine.

— Qu'est-ce qu'on y entendra?

— Des vers.

— Et puis?

— Et puis la prose d'un homme qui sera bien enchanté de vous avoir comme auditrice.

— Serait-ce vous, par hasard?

— Vous l'avez dit.

— Très bien. Et vous parlez...

— Vénerie. Cela vous intéresse?

— Beaucoup.

— Je n'en serai que plus troublé, fit-il en se rapprochant.

Voyant venir les galanteries, elle voulut

y couper court par un brusque départ. Elle lui tendit une main qu'il baisa. Puis, il la retint encore en lui donnant quelques détails sur le lunch des du Vormier.

Ils ne se doutaient pas que leur conversation avait un témoin. Un autre cavalier, masqué par un buisson, les écoutait à une vingtaine de pas.

C'était M. de la Galaisière à qui le cantonnier avait crié de loin, en le voyant venir à cheval sur la route de Pont-Renaud :

— Eh! m'sieu, Eh! m'sieu, si vous cherchez vot' dame, elle vient de s'en aller par la Closerie.

Surpris et devenu tout à coup méfiant, M. de la Galaisière avait tourné bride et mis son cheval au trot le long du chemin, sur la berme où s'étouffait le bruit du trot.

Sa femme avait-elle un rendez-vous

avec Le Forhu?... Cette pensée lui faisait honte, mais il la gardait, en proie à une colère qui lui faisait éperonner sa bête. A l'angle d'une haie, il s'arrêta.

Mme de la Galaisière et le baron causaient ensemble à vingt pas de lui.

Bien que l'acte lui répugnât, il se mit à les épier.

Quand il vit le baron s'incliner vers sa femme pour lui baiser la main, il se dit que la conversation allait prendre fin. Comme elle continuait, il s'étonna. Des phrases décousues, des rires et des mots étranges que la brise du soir apportait, avivèrent sa jalousie. Il allait peut-être s'élancer et faire un éclat, lorsque la voiture démarra, suivie du cavalier. Mme de la Galaisière et le baron s'en allaient vers la Closerie.

Ils s'enfoncèrent dans un vallon, par un petit chemin très ombragé...

La Galaisière hésita. Courir après sa femme lui semblait ridicule. Le mieux était de rebrousser chemin. C'est ce qu'il fit, résolu d'abord à provoquer une explication loyale à son retour, puis, en fin de compte, s'arrêtant à la pensée, cruelle et mauvaise, de garder, au moins pour un temps, le secret de cette aventure.

CHAPITRE III

Chaque année, à l'époque des chasses, le vicomte et la vicomtesse du Vormier donnaient une matinée, suivie d'un lunch, dans le grand hall de leur château de Frougy. Les déplacements de deux équipages dans les forêts de Saint-Ernoul et de Frougi, l'envahissement des châteaux du voisinage par des hôtes nombreux, permettaient aux du Vormier de réunir chez eux un monde très select.

Sur une petite scène, élevée au fond du hall, on donnait d'abord la comédie, après quoi des poètes et des poètesses venaient réciter des vers.

Cette année-là, le marquis de la Fougue

ayant dédié à la maîtresse de maison un marivaudage de sept cent cinquante vers de huit pieds, il parut séant de les lui faire dire. On convint de supprimer les autres poètes et de les remplacer par un prosateur inattendu.

Le choix des du Vormier s'arrêta sur le baron Le Forhu, qui consentit à faire une causerie sur la chasse à courre.

Le programme éveilla des curiosités.

Le baron, extrêmement apprécié comme veneur, n'avait peut-être jamais pris la parole en public. Beau à cheval, magnifique même en action de chasse, appuyant ou ralliant les chiens, connaissant tout de la vénerie, les lois, les termes et les cris, on pouvait, sa conférence fût-elle exclusivement technique, au moins douter de lui quant au style et se demander s'il n'allait pas faire montre en cette occa-

sion d'un esprit médiocre et perdre un peu de son prestige extérieur.

Beaucoup de gens se posaient la même question.

Les invités vinrent en foule.

Le hall, qui se prolongeait par une baie jusqu'au fond de la salle à manger, pouvait contenir deux cents personnes. La vicomtesse, blonde et svelte, et d'une grande distinction naturelle, le vicomte tout rose, et d'une correction étudiée, en faisaient les honneurs.

Il y avait là, comme toujours, le vieux général du Tic, affligé d'un dodelinement qui donnait à sa tête l'expression d'un perpétuel acquiescement; le colonel de Frabec dont toute l'originalité consistait à dénigrer l'empereur Napoléon auquel il refusait toute espèce de génie; un maître d'équipage, M. du Vidame, atteint de claudication, mais puissant, très à l'aise

et cachant un spirituel sourire dans sa barbe noire; le comte de Glos, hippologue et philosophe, sorti momentanément du giron de l'Église; à côté de lui, son fils, élégant et moqueur; M. de la Garinière, subtil et précieux; M. Pillois, venu là pour manger; le curé-doyen, fort inquiet, entre ses deux vicaires, complètement épanouis; le duc d'Austrasie, dont le sang refluait jusqu'à saint Hubert, et le chevalier de Pétrinoide, généalogiquement issu d'un frère de Jeanne d'Arc.

Très en vue, au milieu d'un groupe, le marquis de Bréchamp, descendu, semblait-il, en ligne directe de la deuxième branche capétienne, avec son nez royal, sa barbe en pointe et sa voix féminine.

Ceux qui l'entouraient avaient tous le bouton de son équipage.

Homme méthodique et pieux, catholique de croyance, mais huguenot par

l'absence de faste, le marquis apparaissait déjà, comme une grande et singulière figure, dans les reculs de ses prises légendaires.

Il n'était venu que pour Le Forhu, dont il appréciait, comme veneur, l'instinct, la force, l'intrépidité même et l'érudition cynégétique assez étendue.

Parmi les dames : la marquise de la Fougue, assez revêche ; Mlle Folembranche, qui, depuis bien des années, en chemin de fer, en voiture, à cheval et même à pied, cherchait vainement l'épouseur ; la baronne du Seuil, Mme du Hêtraltier, la toute petite vicomtesse de la Grand'-bouche, la jolie Mme de la Garinière, si gracieuse à cheval et si tendre au piano ; Mlles d'Angerville et de d'Auzier, brunes, blondes, châtaines, groupe mobile et charmant d'où fusaient des rires ; Mme de Saint-Roch la Verrerie, aux yeux noirs, pleins de lumière.

Bien en vue, à la hauteur du marquis de Bréchamp, la duchesse de Forgefonds douairière ; chasseresse admirable, elle tenait aussi bien la cravache que la plume et le ciseau. Diane aux cheveux blancs, on la voyait déjà sculptée, en un fond de forêt, non pas avec l'arc, mais dans une gloire équestre, sur l'inébranlable appui de quelque roche sauvage.

Elle était bien vivante et se montrait pleine d'attentions pour ses deux voisines, Mmes Houlmont du Haume et de la Galaisière.

Au lever du rideau, brouhaha, puis, silence complet. La comtesse du Format et le marquis de la Fougue firent une entrée en scène qu'on avait méchamment escomptée, la femme étant grasse et l'homme étant maigre.

— Une tonne à côté d'une latte, fit quelqu'un.

Mais la « tonne » résonnait si bien, les vers devenaient sur sa bouche tellement musicaux, purs et légers, qu'elle sauva tout de suite le marquis fardé, poudré, suranné, du ridicule.

Ce marivaudage interminable, dont toute la substance eût pu tenir en deux quatrains, n'exigeait aucun effort de compréhension, on y prêtait l'oreille avec plaisir, tout en papotant. De temps à autre, on se pâmait.

C'était très mondain.

Mais le baron, où était le baron? Personne ne l'ayant encore vu, plusieurs en concluaient qu'il se cachait dans la coulisse et qu'il avait peur.

Mme du Format et M. de la Fougue, ayant dit ensemble le sept cent cinquantième vers, saluèrent l'assistance qui les gratifia d'applaudissements où se mêlaient des soupirs de satisfaction.

Le rideau tomba.

Le nom de Le Forhu circulait de bouche en bouche. On se posait des questions : — Lira-t-il?... Quelle tenue a-t-il adoptée?... La jaquette ou l'habit?... C'est un début, n'est-ce pas?..

Trois coups. Le rideau se lève, le baron apparaît, debout, sanglé dans une redingotte lamartinienne, la main gauche appuyée à une table où s'étalent des papiers.

— Il va parler debout, ma chère.

— Comme il est bien!

— Chut! Chut!

La tête un peu renversée, les yeux brillants, très calme en apparence, le baron semble fixer une personne dans l'auditoire. On s'imagine que c'est la duchesse.

Une voix : Il va lire. Une autre : Ah!

c'est moins bien. Une troisième : Écoutez donc!

« MESDAMES, MESSIEURS,

« La chasse à courre est d'origine celtique, c'est-à-dire française. Les Grecs et les Romains ne s'étaient servis de chiens à la chasse qu'afin de pousser le gibier vers des filets ou des pièges. Ils ne songeaient pas à le prendre à force.

« Les Gaulois ont donc été les fondateurs de la vénerie, ils en ont fait un plaisir noble par une sorte d'égalité dans la lutte et surtout par le dédain de tout profit.

« La vénerie des belles époques se présente à nous comme une école de politesse et d'élégance, d'énergie et de bravoure. L'homme, à l'aide du cheval et du chien, poursuit les animaux sauvages, il lutte contre eux de vitesse et de ruse, mais tout

cela se rattache à des méthodes, en quelque sorte à des lois, dont la connaissance, indispensable et complète, exige beaucoup de pratique et d'études.

« Un des premiers traités de vénerie fut celui que Gaston Phœbus écrivit en 1387. L'année suivante, un gentilhomme, Hardouin de Fontaine, composa le *Trésor de Vénerie*, poème dont le second chant, très pittoresque, est tout entier consacré à l'art de corner. On y trouve les sonneries ou plutôt les *cornures* en usage au quatorzième siècle. Il n'est point là question de nos fanfares, puisque l'oliphant ou cornet ne rendait guère qu'une seule note.

« On a eu raison de dire que tous les grands hommes des époques héroïques ont été chasseurs.

« Au moyen âge, les seigneurs, les prélats, les princes et les rois chassaient; plus tard même, après Jacques du Fouilloux,

Charles IX put dicter à M. de Villeroy, son secrétaire, un livre où se trouvent rejetées toutes les fables antiques touchant les habitudes du cerf et nettement réfutées les erreurs de du Fouilloux, quant aux chiens. C'est de l'érudition tout à fait royale; elle apparaît en vingt-neuf chapitres, dont le dernier a pour titre : *Comment il faut hausser le nez à son chien.*

« En passant, il convient de mentionner le discours de l'*Antagonie du chien et du lièvre*, écrit sous le règne d'Henri IV par l'évêque de Saint-Malo, Jean du Bec, titulaire de l'abbaye de Mortemer, non loin de la forêt de Lyons, en Normandie. Sous les règnes de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, Salnove, Le Verrier, de la Contrie et d'Yauville ont écrit de savants traités. Celui de d'Yauville correspond aux épopées cynégétiques du dix-huitième siècle. Jamais, à la chasse, on ne vit à la

fois plus de science et d'apparat, plus de vigueur et d'entrain. C'est l'époque où Dampierre compose la *Retraite manquée* qui nous montre, en un paysage de brume ou de pluie, la tristesse des buissons creux ; où Louis XV lui-même unit la grâce et la mélancolie dans cette jolie *Quatrième tête* que toutes les méthodes de trompe lui attribuent.

« Mesdames, Messieurs, vous venez d'applaudir un poète, auquel j'ai cru devoir emprunter ce petit préambule historique. Maintenant, je vous demande la permission de m'asseoir et je réclame votre indulgence pour une causerie qui sera trop technique pour quelques-uns et bien imparfaite pour tout le monde. »

Il parla de la *Formation d'un équipage.*

— Si l'on n'a pas, dit-il, hérité d'un équipage tout fait ou pu réaliser l'achat de chiens créancés, il faut d'abord se créer

une meute, base de toute chasse. La création d'une meute est une des choses les plus difficiles du monde, puisqu'il s'agit là de chiens à peine déclarés, disparates quant à la robe, inégaux quant à la taille. Il faut, avec le temps et par la sélection, les ramener à un type unique, celui qu'on a dans la tête et dans les yeux, suivant l'expression du marquis de Lestrade.

Avec ce noyau de chiens on commence à chasser, mais bien entendu, le nouveau chef aura déjà fréquenté de bons équipages et, comme son piqueux, appris le métier en des pays très divers où tout diffère, la défense des animaux, les manœuvres de l'homme et jusqu'aux règles.

On commence à chasser! Cela ne veut pas dire qu'on prenne. Loin de là.

« Le jeune piqueur, dit encore le marquis de Lestrade, est, supposons-le, bon valet de limier, il peut juger d'un pied de

cerf. Il détourne un animal et fait son rapport à son jeune maître. Il croit avoir un cerf à sa troisième tête, hardé avec des biches. Son limier lui donne la voix à plein trait. Il croit son buisson très bon. Tout s'annonce bien pour l'attaque.

« On décide de prendre quatre chiens pour attaquer. En entourant bien l'enceinte on verra ce qui saute. On attaque aux branches, les quatre chiens en refont, cela crie, c'est attaqué…

« Saute une biche.

« De nouveau l'on arrête les chiens qui finalement partent sur un chevreuil. »

— Voilà, dit l'orateur, une première mésaventure spirituellement racontée ; mais il y a d'autres « bafouillades » auxquelles nul veneur n'a échappé, jusqu'au jour où, quelque cerf s'échauffant après un beau récri, les chiens le maintiennent et le tiennent aux abois.

Comme l'auditoire s'amusait, le conférencier multipliait les anecdotes ; elles se mêlaient à de pittoresques tableaux de chasse où le baron se révélait à la fois homme de vénerie, conteur agréable, humoriste piquant et paysagiste.

— Où diable a-t-il pris tout cela ?

— Il parle évidemment pour une femme !

— Vous croyez ?

— Oui. Mais laquelle ?

Après avoir dépeint le jeune maître d'équipage, dans ses déboires et dans ses triomphes, Le Forhu parla du bon piqueur et des qualités qn'on est en droit d'exiger de lui : la passion de la chasse, l'honnêteté, la bravoure, tout cela rehaussé d'une extrême politesse. Il parla ensuite des chiens qu'on doit bien soigner et, sauf exception, ne jamais battre.

Enfin, bravant l'opinion de quelques techniciens au sujet de la « musique » à

la chasse, il vanta les sonneries, non pas celles que des veneurs inexpérimentés font entendre à tout propos et souvent même hors de propos, mais celles qui sont dans le mouvement et les péripéties de la lutte, celles qui ne sont pas inutiles, celles qui renseignent l'homme, appuient les chiens et donnent à la chasse à courre une beauté si particulière.

A part quelques dissidents, tous les spectateurs, et les femmes surtout, battirent des mains et quand Le Forhu se leva, modeste et souriant, on lui fit une ovation.

Il en attendit la fin, salua, ramassa quelques feuillets épars et dit :

— Je vais chanter.

Quelle surprise !

— Il va chanter?...

— Il chante donc?

— Mais, oui, très bien... Écoutez !

Le baron, d'une voix sonore, chanta la *Vue* :

Que la fanfare éclate
En longs accords
C'est un dix-cors!
Il traîne un peu la patte
Et ses bois sur le dos
Semblent des fardeaux.
La brume
A son corps fume
Venez voir :
Le poil est tout noir.

Alors, dans le grand salon dont les portes étaient ouvertes derrière la scène, une dizaine de trompes, choisies dans les deux équipages, reprirent la fanfare en sourdine.

— Délicieux, délicieux.

— Étiez-vous prévenue?

— Mais non. Que c'est joli!

Le Forhu chanta le *Vol-ce-l'Est* :

Sonnons tous le Vol-ce-l'Est
La bête est près.

On retrouve au sol mouillé
L'empreinte du pied.
Répandons le Vol-ce-l'Est
Dans la forêt.

De nouveau, les trompes, harmonieuses et légères, reprirent cette fanfare, qui dit la joie des veneurs quand ils ont retrouvé l'empreinte du pied de la bête de meute.

On écoutait, en silence, mais c'était du ravissement. Puis, ce fut le *Bat-l'Eau* :

Comme il est beau
Le cerf qui saute dans l'eau,
L'étang sera son tombeau.

Et la *Sortie* :

Du sombre étang l'animal est sorti
Prend-il encore un grand parti?
Comme il gagne en boitant le haut du coteau,
Déjà La Feuille a tiré son couteau.

La duchesse de Forgefonds semblait ravie, le marquis de Bréchamps s'était levé pour aller complimenter la maîtresse de maison, le colonel de Frabec secouait

le général du Tic par les épaules ; toute la salle était conquise et toutes les jalousies s'envolaient, sauf, peut-être, celle de M. de la Galaisière qui suivait à la dérobée sur la physionomie de sa femme les expressions d'un plaisir qu'elle ne cachait pas.

D'une voix profonde et lentement Le Forhu chanta la *Curée* :

Lugubre décor
Où le chant du cor
Nous redit encor :
Le grand cerf est mort.
Là sous le ciel gris
Les chiens qui l'ont pris
A l'odeur du sang poussent de longs cris.
La meute en grondant s'est ruée au festin,
Le bois cache au lointain
Le soleil qui s'éteint...
Lugubre décor
Où le chant du cor
Nous redit encor :
Le grand cerf est mort !...

On n'attendit pas la reprise des trompes, des bravos éclatèrent de toutes parts

et comme le baron s'avançait pour saluer, on vit des mains agitées se tendre vers lui, par-dessus la rampe.

Il termina, d'une voix moins forte et comme nuancée d'émotion, par le *Bonsoir :*

Mes amis, mes chers amis, bonsoir,
Gardons l'espoir
Qu'après la nuit nous pourrons nous revoir.
Si vous dormez tous
Que les songes les plus doux
En essaims légers viennent sur vous.
Mes amis, mes chers amis, bonsoir,
Gardons l'espoir
Qu'après la nuit nous pourrons nous revoir.

— Cet homme est amoureux, je vous dis qu'il est amoureux ! criait le colonel de Frabec à l'oreille du général, qui répondait : C'est fort possible !

Mais leurs voix demeuraient sans écho, car dans le château qui vibrait, on sonnait maintenant à pleine trompe.

. . . .

Le lendemain soir au salon, Mme de la

Galaisière voyant son mari préoccupé lui demanda :

— Qu'est-ce que vous avez?

— Je suis fort ennuyé. L'herbage des Clos où j'ai mis cinquante bœufs touche à deux fermes où règne la fièvre aphteuse. Si la maladie vient jusqu'à nous, je prévois de grosses pertes.

— Faites vendre vos bœufs.

— C'est facile à dire.

— Ils sont en mauvais état?

— Je vous crois!... Enfin, si la maladie atteint aussi vos vaches, nous perdrons cette année une trentaine de mille francs. Joli début!

— Il faut faire des économies.

— Des économies? Et comment? Ce n'est pas en achetant des chiens que nous en ferons, des économies.

— Vous n'achetez pas de chiens, puisqu'on vous les donne.

— Alors, vous croyez que les deux chiennes que nous offre Le Forhu vous suffiront pour chasser le lièvre? Il vous en faudra d'autres.

— On ne m'offre pas de chiennes, murmura-t-elle...

— Pardon, riposta la Galaisière.

Le dialogue fut coupé; l'homme prit un journal, le déplia sur un bureau où il se tint, la tête penchée, affectant de lire.

Sa femme le regardait.

— Est-ce que la chasse ne vous intéresse plus?

— Plus du tout, répondit-il, sans lever la tête.

— Vous voilà bien changé.

— C'est la misère des temps.

— Je ne chasserai pourtant pas seule.

— Vous prendrez Le Forhu.

— Tiens, comme vous dites cela!

— Je dis cela comme je dirais autre chose.

— Parlons net, dit-elle, vous n'aimez pas le baron, vous êtes, comme vos cousins Tirotel, indisposé contre lui. Pourquoi? Je voudrais le savoir. Qu'est-ce que M. Félix vous a dit?

— Il ne m'a dit rien, absolument rien, et je n'ai pas besoin de l'opinion des autres pour m'en faire une.

— Alors, donnez-moi les raisons de la vôtre.

— Il vous intéresse beaucoup, ce Le Forhu?

— Mon Dieu, c'est un aimable voisin qui s'est toujours montré vis-à-vis de nous d'une correction parfaite.

— Quelle chaleur!

— Tenez, je vous trouve ridicule.

— Et moi je vous trouve singulière.

— En quoi, s'il vous plaît?

— Dans l'espèce d'emportement que vous mettez à défendre ce poseur, ce bellâtre, cet imbécile.

— Imbécile?

— Oui, ce n'est pas votre avis?

— Oh! ça non, par exemple!

— Alors je ne m'étonne plus que vous l'ayez tant applaudi l'autre soir, comme toutes ces folles qui vous entouraient; je ne m'étonne plus que vous fassiez ouvrir les fenêtres quand il sonne dans la nuit.

— Ne l'avez-vous pas écouté comme moi, plusieurs fois et avec plaisir? Seriez-vous jaloux, par hasard?

— Jaloux d'un Le Forhu?

— Mais oui, mais oui.

Elle se mit à rire, mais d'un rire insolent et nerveux.

Elle ajouta :

— Cela promet!

— Je vous défends de me parler sur ce ton !

— C'est vous qui m'y contraignez, murmura-t-elle. Et des larmes jaillirent de ses yeux.

La pendule marquait neuf heures. La Galaisière entendit les neuf coups, se leva, regarda sa femme, eut une légère hésitation et sortit.

Après quelques minutes, la jeune femme, étonnée du silence et comme effrayée d'être seule, eut l'idée d'appeler son mari. L'orgueil la retint. Une des fenêtres du salon était ouverte à la nuit, silencieuse et chaude. Mme de la Galaisière vint jusqu'à la fenêtre et s'y accouda. Derrière la maison, au nord, d'immenses tilleuls étaient rangés, symétriques et immobiles, et sur les feuillages, qu'aucun souffle ne faisait remuer, le clair de lune épandait comme une cendre.

A cent pas... la futaie, coupée en deux par une ligne qui s'en allait rejoindre un étang dont la nappe, circulaire et lumineuse, était assombrie à son extrémité par un bouquet de pins. C'était la forêt que la clarté lunaire ne pénétrait pas, mais qu'elle rendait toute proche et comme menaçante. La châtelaine, dont les yeux étaient agrandis par la peur et l'étonnement, avait là toutes les illusions d'un panorama nocturne.

Tout à coup, dans le silence, une fanfare s'éleva : *Les Adieux de Paimpont*, sans le tayauté violent qui n'exprime que la colère, et n'imite que l'aboi, mais avec des sons prolongés d'une magnifique amplitude. Toute la mélancolie d'une heure et tous les regrets des choses qui vont finir... La fanfare venait du petit château de la Closerie qu'habitait le baron Le Forhu.

C'était lui qui sonnait.

Mme de la Galaisière s'était penchée pour mieux écouter, puis quand ce fut fini, elle revint s'asseoir. Elle attendit, patiente et attentive... Une deuxième sonnerie, lente d'abord, puis douloureuse et emportée la fit tressaillir. C'était la *Curée,* le plus sombre tableau de la chasse.

Elle avait jadis entendu cette musique en forêt de Silly quand toute jeune elle suivait avec sa mère les chasses en voiture. Plus tard, elle les suivit à cheval, pendant toute une saison ; elle avait alors seize ans, elle était passionnée de vénerie, comme tous les siens. Que de galops ! Que de jeux et de plaisir !

La mort, à cinq ans d'intervalle, les avait deux fois interrompus. Puis, à vingt et un ans, elle s'était mariée. Elle en avait maintenant vingt-deux et voilà que, de

nouveau seule encore, elle pleurait. Pour quel motif?

Ne voulant pas appeler ses gens, elle s'en alla fermer la fenêtre violemment pour que Lucien, aux aguets peut-être, entendît.

Puisqu'il la soupçonnait de s'émouvoir aux appels de la trompe, elle allait le confondre en fermant la fenêtre. Elle se boucha même les oreilles.

Pelotonnée au fond d'une bergère, était-elle assez charmante, héroïque et suppliciée?

Elle s'imaginait que Lucien allait revenir, qu'il allait s'extasier, lui demander pardon et lui dire : Embrassons-nous, Simone. Elle le sentait déjà sous ses pieds qui tremblaient!...

Il n'osait pas revenir, sans doute...

Et Le Forhu sonnait toujours.

Chose curieuse, elle ne pouvait par-

venir à se rendre complètement sourde. Dans les conques roses où pénétraient ses doigts des sons vibraient encore, la fanfare vivait...

Découragée, elle laissa retomber ses bras. Elle écouta.

Comment pouvait-on traiter d'imbécile un homme qui sonnait avec autant d'âme, qui parlait si bien, qui chantait si bien?..

Le baron lui devenait sympathique, à la fin. Elle s'en aperçut, bondit de son siège et se demanda : Qu'est-ce que j'ai?...

CHAPITRE IV

Mis au courant par La Galaisière de cette scène étrange qui, pour la première fois, avait brouillé le ménage, M. Félix eut le bonheur d'y ramener enfin la paix. Un matin, il entraîna Lucien dans la laiterie où la cousine Tirotel, sous les yeux de la châtelaine, pétrissait le beurre.

— Simone, votre beurre est magnifique, vous aurez encore la tête du marché.

Il avait posé familièrement une main sur l'épaule de sa femme ; celle-ci, penchée sur le pain de beurre, montrait sa nuque blonde. Lucien y déposa un baiser auquel répondit un cri.

Mais c'était un cri de joie.

D'ailleurs, à présent, tout allait mieux. Au dernier marché de la Villette M. Félix avait vendu, sur le pied de dix-huit sous la livre, un lot de trente cotentins. C'était toujours cela de gagné sur la sécheresse.

M. Félix avait revêtu la blouse et pris le bâton de frêne des herbagers. L'exploitation du four à chaux, par un contremaître auquel il avait adjoint ses neveux, lui donnait des loisirs. Il n'était plus qu'un actionnaire. Il touchait des dividendes, chose facile et même banale pour un homme riche, encore jeune et surtout très actif.

Son père l'avait jadis emmené dans le Cotentin, le Maine et le Berry pour l'achat des bœufs maigres ; il avait appris dans les foires à « estimer » les bêtes, à supputer leur avenir en les mettant à poids, d'après

leur constitution, la finesse de leur poil, une vue d'ensemble que tous les acheteurs ne possèdent pas puisqu'elle relève d'un don particulier. Ce don il l'avait. Si l'occasion du four à chaux ne se fût pas présentée, il eût fait un grand marchand de bœufs. Ayant adopté M. de la Galaisière comme élève, il lui désignait les animaux qu'on pouvait « partir ». Celui-ci, disait-il, pourra valoir soixante-dix-neuf pistoles et celui-là quatre-vingts. Certes, ils ne feront pas la culbute comme sous le second Empire, mais ils paieront. Et jusqu'ici les ventes avaient justifié les estimations.

Les deux hommes s'entendaient parfaitement; l'un fournissait des explications nettes que l'autre saisissait vite, puis le maître, plaçant l'élève devant un bœuf, lui demandait :

— A quel poids le mettez-vous?

— Huit cents et demi.

— A vingt livres près, c'est cela, vous y êtes.

Ils s'en allaient tous les deux à travers les herbages, frappant le sol dur et poussiéreux de leurs bâtons, étonnés qu'une herbe jaunie sur pied pût engraisser des bœufs d'un mille. Il y avait donc une vertu spéciale dans l'herbe des années sèches? Pas un nuage, pas une goutte d'eau depuis deux mois. Si, dans les derniers jours de septembre, la pluie, même celle des orages, pouvait enfin tomber, les regains épais reverdiraient la terre. Mais l'année, quand même, ne serait pas bonne. Il fallait vendre, et La Galaisière lui-même finissait par désigner sûrement les animaux qu'on pouvait « partir ». M. Félix approuvait disant : Vous me rappelez votre père, vous avez son coup d'œil.

Un matin d'août, en un coin d'herbage où quelques animaux s'étaient couchés,

Mme de la Galaisière, que les deux hommes étaient loin d'attendre, montra sa jolie tête par une ouverture d'échalier.

— Comment? C'est vous!

— C'est moi. Je viens vous rendre la visite que vous m'avez faite dans ma laiterie.

— Je croyais que vous aviez peur des bœufs?

— Pas quand vous êtes là.

Elle vint jusqu'à eux, souriante et sautillante et les joues animées.

Elle s'informa :

— Combien en « partez-vous » ?

— Dix-huit.

— Où sont-ils?

— Ici et là, dans cette bande.

Elle en désigna un, qui lui semblait énorme.

— Qu'est-ce que c'est que ce grand fauve?

— C'est un berrichon.

— Et l'autre, à côté?

— Un manceau.

— Vous les embarquez?

— Non pas.

— Et pourquoi? Je les trouve, moi, plus grands que les autres.

— Eh oui, ma cousine, ils sont « enlevés », c'est un défaut et ils n'ont pas de viande.

— Comme c'est drôle! Qu'est-ce que vous demandez donc à un bœuf?

— Il faut, dit Lucien, heureux de montrer son savoir, qu'un bœuf soit « près de terre », qu'il ait la poitrine forte et descendue, les épaules « loin à loin », les aloyaux en dessus, le dos uni et qu'il soit épais « dans ses travers ».

— Dans ses travers! En voilà une langue!

— Dans ses filets, expliqua M. Félix.

— Quel vocabulaire! C'est effrayant, s'écria-t-elle.

Les deux hommes se mirent à rire.

— Est-ce qu'on peut les flatter, vos bœufs?

— Il faut surtout les gratter, ils aiment cela.

— Les gratter? Où?

— Au haut de la queue.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et se mit à en gratter un.

Le bœuf allongea le cou.

— Est-ce qu'il est content?

— Mais, oui, ma cousine.

— C'est très amusant, fit-elle. Vous le trouvez bon, celui-ci?

— Très bon. Il a la main moelleuse; flattez-le, Simone.

— Je ne demande pas mieux; seulement, si je les flattais souvent, je ne voudrais pas qu'on les tue.

— Vous feriez une bonne maison.

— Vous croyez? Eh bien, venez donc un peu par ici que je vous lise quelque chose.

A l'ombre d'une haie, elle déplia un journal et lut à haute voix :

« Marché aux bestiaux de la Villette :

« Bœufs. Amenés : 2 418. Vendus : 2 391. »

— Bravo, interrompit Lucien, il n'y aura pas de relève... Continuez, chère amie.

Elle continua :

« Première qualité, le demi-kilo, viande nette, normands : de 0 fr. 80 à 0 fr. 87...

— Il n'y a pas trop de mal, cela fait du 16 sous et demi, constata M. Félix.

— Messieurs, écoutez encore :

« Vente *nerveuse* sur les cochons, prix extrêmes : 1 fr. 88 à 1 fr. 97. »

— Mazette! Et le beurre?

— Voici :

« *Halles centrales*. Normandie : beurres en mottes (le kilo) : de 3 fr. 80 à 4 fr. 14.

— C'est trop cher.

— Vous trouvez? Eh bien, oui, j'en conviens : les pauvres gens souffriront cet hiver.

— Pas autour de vous, ma cousine.

Longeant la haie, ils descendirent tous trois jusqu'à la route de Pont-Renaud à la Galaisière.

Les jeunes gens encadraient M. Félix qui, plus grand qu'eux, les dominait paternellement. Il avait pourtant le chapeau sur l'oreille, mais ses yeux très doux, son nez grave, sillonné de petites veines bleues, lui donnait un air curial que démentaient discrètement des favoris poivre et sel.

A la barrière, il prit congé, prétextant une affaire, en réalité pour laisser le cousin et la cousine s'en aller seuls. Après une

centaine de pas, il voulut leur envoyer un dernier coup de chapeau, mais, tout entiers à leur joie, ils marchaient bras dessus bras dessous. Ils ne pensaient déjà plus à lui. C'était bien naturel...

Il se trompait, M. Félix, car à la minute même où il se détournait, Lucien demandait à sa femme :

— Simone, iras-tu demain dîner et coucher chez la cousine Tirotel?

— Oui, puisque vous partez, le cousin et toi, pour ce grand concours.

— Alors, je vais te demander un service. Il s'agit du cousin Félix.

— Je n'ai rien à lui refuser.

— Bien. Sais-tu qu'il est amoureux de sa belle-sœur?

— Je m'en suis aperçue.

— Les femmes devinent tout.

— Alors quoi?

— Devine!

— Il veut la demander en mariage.

— Tout simplement.

— Eh! eh! mais si elle ne l'aimait pas?

— Je ne te cache pas que j'en ai peur.

— Elle a trente-huit ans.

— Et lui quarante-cinq. Tu vois que c'est très bien.

— Ce serait bien sans Adolphe.

— Ce diable d'Adolphe...

— Songe qu'il est mort, Lucien.

— C'est encore plus commode que s'il était vivant.

— Ce ne sera pas commode du tout... On peut bien aimer sa belle-sœur et vivre honnêtement avec elle sans l'épouser.

— Sans doute; mais comme il l'aimait jeune fille, comme il a toujours rêvé de l'épouser, comme elle a préféré l'autre, le veinard d'Adolphe, l'indécourageable Félix songe à réaliser dans l'âge mur...

— Son rêve de jeunesse, acheva la jeune femme.

— Vous l'avez dit, charmante Simone. Notez que les quatre neveux sont tous favorables aux projets de leur oncle.

— Et l'héritage?

— Ils pourraient le perdre s'il venait un enfant, mais avant tout, ils aiment leur oncle.

— Tout le monde l'aime, excepté...

— Excepté la cousine Tirotel. C'est révoltant, à la fin! s'écria La Galaisière.

— Calmez-vous, charmant Lucien. L'amour ne se commande pas.

— Tu as raison, nous sommes flambés.

— Ce n'est pas certain...

— Une lueur d'espoir? demanda Lucien.

— Une lueur...

— Si nous n'étions pas sur la route, je t'embrasserais.

Il l'attira contre lui.

— Ne m'étouffe pas, dit-elle, écoute : la cousine Tirotel s'est mariée à dix-sept ans ; elle m'a confié qu'une vieille tireuse de cartes lui avait prédit, en échange d'un morceau de pain, qu'elle se remarierait un 7. Il n'y a que des 7 dans sa vie et la prédiction l'a fort impressionnée.

— Vraiment?

— Oui, son mari est tombé malade le 7 juin, et il est mort le 17 septembre.

— Bravo! Tu crois aux chiffres?

— Un peu.

— Allons donc!

— Mais si! Tiens, moi, je suis née le 2 avril, ma mère avait trente-deux ans et mon père cinquante-deux, et, si tu veux bien t'en souvenir, nous nous sommes mariés un 22.

— Et nous sommes deux, s'écria Lucien, et je vais t'embrasser deux fois et

nous chasserons *tous les deux* au mois de novembre en forêt de Saint-Ernoul.

— Tais-toi.

Elle lui mit une main sur la bouche et devint toute pâle.

M. de la Galaisière s'imagina que sa femme avait trouvé dans ces derniers mots : « Nous chasserons tous les deux en novembre », une allusion à la dispute de l'autre soir, à la scène vraiment folle dont ils avaient tant souffert l'un et l'autre.

Au bout de quelques minutes, le jeune homme reprit simplement, à mi-voix :

— J'aime beaucoup notre cousin, occupez-vous de lui, faites cette demande en mariage.

— Soyez tranquille, je la ferai, car je l'aime aussi.

Ces paroles, s'il avait pu les entendre, eussent profondément touché M. Félix.

Il regardait les châtelains un peu comme ses enfants, il les conseillait tendrement sans que cela nuisît en rien à l'affection qu'il portait à ses neveux.

Rentré chez lui, dans cette maison de Pont-Renaud que le jeune couple avait si vite adoptée, il pensait à la demande singulière dont la châtelaine allait être chargée. Il ne s'illusionnait pas sur le résultat de cette démarche, il songeait même à s'y opposer tout de suite, en écrivant un mot et cela dans la crainte qu'un échec ne vienne à brouiller Mme de la Galaisière avec Léonie, sur qui la châtelaine avait pris cependant un réel empire. Et puis, malgré lui, pour de vagues raisons, il se reprenait à espérer...

Depuis ce déjeuner où il avait obtenu que leur cousine interprétât une chanson d'Adolphe, Léonie, extrêmement touchée, l'avait remercié par de petites attentions,

elle lui parlait plus doucement, elle le regardait plus... attentivement. Mais ce sont des idées, murmurait-il, ce sont là des idées.

Il remonta vers le passé.

Il revit Léonie à seize ans, plus douce qu'aujourd'hui, quoique déjà libre, flânant et s'arrêtant aux vitrines des boutiques de l'unique rue de Pont-Renaud. Comme il travaillait dans ce temps-là chez son oncle, M. Le Moineau, pharmacien, il voyait souvent Léonie s'arrêter devant la pharmacie. Elle contemplait les couleuvres qui se tordaient en de grands bocaux. Elle était svelte et charmante, elle avait des cheveux châtains, les yeux d'un bleu spécial, le nez légèrement recourbé, presque pointu; ses joues ressemblaient à des brugnons et ses dents blanches éclataient entre des lèvres où le sang affluait. A travers les carreaux, il disait à la jeune fille : Bon-

jour, mademoiselle Léonie; elle répondait : Bonjour, monsieur Félix, d'une voix si claire!

Et quand Mlle Durouvray passait dans la rue, conduisant cette jument noire qui faisait six lieues à l'heure!

Quels souvenirs!... Léonie l'aimait puisqu'elle lui jetait un coup d'œil en passant.

Mais Adolphe était venu, ce diable d'Adolphe, de deux ans plus jeune que lui, moins timide, par exemple, puisqu'il avait osé, dans le corridor de l'oncle Le Moineau, prendre un soir Léonie par la taille. Adolphe l'avait accompagnée jusque chez son père dont l'habitation dominait la bourgade de Pont-Renaud. On allait souper dans la ferme; les Durouvray, sans façon, invitèrent le jeune homme. Il accepta, fut gai comme un pinson, chanta comme un rossignol et fit la conquête de

tout le monde, y compris celle de Léonie. Elle vint en voiture le lendemain à Pont-Renaud ; la jeune fille s'arrêta devant la pharmacie. Adolphe, bondissant d'un couloir, sauta dans la carriole. Un léger coup de guides, suivi d'une caresse du fouet le long de la croupe, et la jument partait, faisant feu des quatre pieds sur le pavé de l'unique rue du Pont-Renaud. M. Le Moineau, confondu, Mme Le Moineau, scandalisée, sortirent en même temps qu'une foule de voisins dont quelques-uns levaient les bras en l'air, comme pour engagager les habitants de l'extrémité du bourg à s'opposer au passage de la voiture, à la fuite de ces jeunes gens, à cet enlèvement d'un éphèbe par une effrontée campagnarde. Mais on n'arrête pas une jument qui fait six lieues à l'heure.

Le soir du même jour, quand la tante Le Moineau, les yeux jaillis de l'orbite et

la bouche écumante, eut bien inondé le fugitif sous les flots de son éloquence débordée, Adolphe, après s'être bien secoué, frappa sur la table :

— Puisque vous dites, ma tante, que j'ai déshonoré Mlle Durouvray, que personne aujourd'hui n'en voudrait pour femme, je vous répondrai qu'il n'y a pas grand mal, car moi, je l'épouse!

L'oncle Le Moineau, que les grands mouvements séduisaient, rentra dans sa pharmacie en disant :

— C'est un lapin.

Quelque temps après, Adolphe épousait Léonie...

Le soir du mariage, Félix, dont personne n'avait remarqué la tristesse, partit comme un fou...

Et c'est à cela qu'il songeait, après tant d'années. « Je pense trop à moi, se dit-il, j'ai souffert, mais je suis vieux, je ne chan-

gerai pas ma destinée, je ne serai ni père ni mari… Je suis une vieille bête, puisque je souffre. »

Il se leva.

C'était l'heure du déjeuner, la porte s'ouvrit, et Léonie apparut :

— J'ai mis le couvert dans la petite salle; si tu veux venir.

Il fut content de trouver deux couverts, car elle avait pour les repas des heures fantaisistes.

— Tu manges donc, Léonie?

— Oui, j'ai trouvé du chien de mer, du poisson ferme et saignant, je vais y goûter; la crème est parfaite.

— Alors, je vais t'offrir un verre de vin blanc!

— Si tu veux.

Il alla chercher une vieille bouteille de château-Filhot. Sa main tremblait en le versant.

Léonie mangeait. Elle aimait le chien. Elle buvait.

— C'est le vin que je préfère, dit-elle, en vidant son verre d'un trait.

Il fut pour lui dire : « Tu bois comme tu buvais autrefois chez ton père, mais le vin n'est pas le cidre. Il faut s'y attarder. »

Il se mordit la langue, afin d'arrêter cette réflexion savante. Elle eût pu lui nuire.

D'ailleurs, il mangeait aussi gloutonnement, car Léonie, satisfaite d'avoir réussi ce modeste plat, lui redonnait du poisson, sans ménager la sauce.

— Mange, lui disait-elle.

Il eût avalé la mer et tous ses chiens.

— Nous n'avons que cela.

— C'est bien assez, mâchonna-t-il.

Elle apporta le dessert, un savarin, le gâteau qu'il préférait.

— Ah çà! mais...

Il s'arrêta, ne sachant plus quoi dire.

Le savarin, mélange de beurre, de farine, d'œufs, de levure de bière, de lait, de sucre en poudre et de sel, était imprégné de vieux kirsch et dans l'intérieur on voyait une compote de poires dont le jus débordait par-dessus la couronne.

Mme Adolphe s'adjugea une petite part et fit :

— Si tu manges le reste, tu auras du café frais.

Le reste!

Il ouvrit de grands yeux, mais il attaqua le savarin et comme c'était un chef-d'œuvre de pâtisserie, au bout de quelques minutes il n'en restait plus rien.

— A la bonne heure! dit Mme Adolphe.

Elle s'était penchée sur un filtre d'où le café tombait goutte à goutte. Le soleil jouait sur ses cheveux dont la couleur

n'avait pas changé. Quand elle se releva, Félix, ébloui, s'imagina qu'il avait encore devant lui Mlle Durouvray, la jolie fille qu'intéressaient les couleuvres de la pharmacie Le Moineau : c'était la même, elle n'avait presque pas changé.

Léonie versa le café, posa sur la table un flacon de vieille eau-de-vie et versa pour elle un peu de framboise en un petit verre. Elle voulait trinquer!

Félix, d'une voix émue, lui demanda deux pierres de sucre, « ses deux pierres de sucre ». Elle les avait oubliées, elle qui ne les oubliait jamais! Était-ce l'émotion? Lequel des deux était le plus ému? Félix n'en savait rien, mais il était convaincu qu'ils allaient se marier... Il suffisait de parler... Mais comment? Il se demandait toujours comment...

Des mots tendres, des phrases galantes, peu fixées encore, sautillaient dans son

cerveau! Par laquelle commencer? Un mot pouvait tout perdre. Il hésitait, mais il buvait, se sentait fort, se trouvait, sinon jeune, du moins rajeuni. Ses yeux brillaient, il avait le sang au visage et les petites veines rouges de son nez bleuissaient.

Il était heureux.

— Tu ne fumes pas? lui demanda-t-elle.

De beaux cigares étaient là, sur la table, à portée de sa main. Il finit par en choisir un. Il se mit à fumer et c'est ce qui le sauva, car, entre deux bouffées, il eut une vision : Mme de la Galaisière lui apparut. Délicieuse, ironique, un peu agaçante, elle avait un doigt sur la bouche. Elle semblait dire : « Mon cousin, ne parlez pas, taisez-vous, c'est moi qui ferai la demande en mariage. Vous ne connaissez pas les femmes. »

La vision s'évanouit et l'homme resta bouche bée... Toutefois, comme il craignait de passer pour un sot en ne disant rien du tout, il trinqua doucement avec sa belle-sœur et lui parla de ses pigeons.

Elle en fut ravie.

CHAPITRE V

L'hôtel de M. Félix à Pont-Renaud avait été bâti sous Louis XV par un hobereau, messire Potain de Ventreville, fort bien nommé puisque son ventre lui tombait sur les genoux. Il le portait comme un enfant. Au commencement du dix-neuvième siècle la maison était devenue une hôtellerie dont l'enseigne se balançait sous une petite tourelle en encorbellement. La cheminée de M. de Ventreville servait alors de rôtisserie. Là, des broches superposées tournaient lentement devant l'âtre, à l'aide d'un mécanisme ingénieux. En un coin, les gigots; au centre les morceaux de bœuf; à l'autre bout, des vo-

lailles qui s'arrosaient elles-mêmes devant un feu vif.

Cependant, devant le brasier,
Comme roses sur un rosier,
Sont trois broches superposées

D'où tombent de grasses rosées.

Jadis le coq de son troupeau
Le dindon crève dans sa peau,
Fait la roue et verse sur l'oie

Des larmes de graisse et de joie

L'oie, en recevant sur son flanc
Les caresses de l'or brûlant
Comme Danaé se renverse
Et semble pâmer sous l'averse (1).

Cette hôtellerie, nous la retrouvons encore dans la prose de Le Vavasseur : « Elle sent le gras-double et la pomme; quand les marchands de bœufs en parlent, leurs lèvres s'empourprent! Si Rabelais et Basselin revenaient sur terre, ils iraient tout droit y loger. La cour est vaste, carrée, exactement encadrée par les com-

(1) Gustave Le Vavasseur.

muns. Les écuries sont immenses ; quand elles sont pleines de bœufs, la veille des foires, l'antre de Cacus n'a jamais retenti de pareils mugissements.

« Dans la cuisine, le pot-au-feu ronfle en de grandes marmites, sur l'oreiller des bûches ; les tripes achèvent de confire dans leurs lits de cendres chaudes et les ragoûts mijotent sur un potager de faïence à huit trous. »

Antre de Cacus, mais aussi temple de Comus et des grandgousiers, car l'eau-de vie, le cidre et le vin s'y bonifiaient dans la fraîcheur saine d'une cave sous terre.

Quand M. Félix devint propriétaire de cette maison privilégiée, son frère lui dit : Je rêve depuis longtemps d'une vue sur la campagne, vends-moi tes bâtiments d'ex ploitation. Félix répondit : Je te les donne. Il rédigea lui-même un acte de vente fic-

tive dont il paya les frais et comme il connaissait les goûts de son frère, il lui soumit un plan qu'avant de partir en voyage Adolphe approuva. Le poète à son retour fut surpris de voir les communs transformés. Le four, la grange, les écuries, l'étable avaient été convertis en cuisine, salle à manger, salon, cave, buanderie et cellier. Sur le tout, cinq chambres dont l'une était remplie par les deux mille volumes que possédait M. Adolphe, poète et vigneron. La chambre du fond, à l'ouest, avait deux fenêtres sur la campagne de Pont-Renaud, en face de ces fours à chaux dont les lueurs survivent à celles des crépuscules, les bouches des fours vomissant dans la nuit des fumées rouges.

Adolphe Tirotel, en des pages non publiées, avait laissé des descriptions de ces paysages crépusculaires et nocturnes dont

les mirages le saisissaient et l'attiraient, car il avait l'âme d'un Celte.

Pendant quelques années, au retour de ses tournées de moins en moins longues, il avait travaillé, rêvé, dormi là. C'est là qu'il était mort.

Depuis, personne n'avait pénétré dans cette chambre, que la veuve soigneuse et fidèle. Très souvent elle aérait la pièce, dont elle essuyait avec précaution les bibelots et les meubles ; elle chassait les araignées, époussetait les cadres, les rideaux, les étagères, cirait le parquet.

Le soir où Mme de la Galaisière devait venir, ce fut comme une inspection générale. Les ficelles des tableaux fixés aux murs, les clous qui les soutenaient, les pattes-fiches des glaces, tout fut vérifié, dans la crainte qu'un objet venant à choir, le bruit n'effrayât la jolie châtelaine qui devait coucher là.

Pourquoi Mme Adolphe voulait-elle que Mme de la Galaisière couchât dans la chambre du défunt? Personne n'eût pu le deviner, mais quand la châtelaine arriva, tout de suite la cousine Tirotel lui montra la chambre.

— Comment la trouvez-vous?

— Ravissante. Et quelle vue sur la campagne!

— C'est la vue qu'Adolphe aimait.

Encore ce « diable d'Adolphe », pensa Mme de la Galaisière. Elle était assez préoccupée. A quelle minute se risquerait-elle à faire, pour le compte de M. Félix, cette fameuse demande en mariage? En quels termes, prudents et audacieux, la formuler?

Avant de partir pour le concours général, M. Félix était bien venu jusqu'à la Galaisière. Il y était arrivé en coup de vent, son pare-poussière déboutonné. Ra-

pidement, il avait raconté le déjeuner qu'il venait de faire avec sa belle-sœur, dont il répétait les paroles, mimait les gestes. Il était sûr qu'une transformation s'était opérée en elle; on ne boit pas de framboise avec son beau-frère, on ne trinque pas avec lui, surtout on ne le regarde pas avec de pareils yeux quand on ne veut pas l'épouser.

Il prenait les mains de Mme de la Galaisière : Allez-y, ma cousine, moi je n'ose pas, je suis une vieille bête; parlez, ma cousine! Et Mme de la Galaisière avait répondu : Je parlerai! Comptez sur moi, je voudrais tant vous voir heureux, vous êtes si bon!

Ils s'étaient embrassés et le pauvre homme, un peu fou, l'avait quittée sans pouvoir prononcer une parole.

Et voilà qu'elle était comme lui, maintenant, un peu sotte et sans parole devant

la cousine Tirotel. L'espoir, qui la soulevait en venant et qui rendait sa démarche intrépide, son grand espoir l'abandonnait pour faire place au doute.

M. Félix ne s'était-il point illusionné? N'allait-elle pas blesser elle-même cette femme simple et dévouée, un peu singulière, mais, au fond, si touchante en sa fidélité?

Mme de la Galaisière n'eût jamais cru qu'une demande en mariage pût être aussi difficile.

Enfin, le soir au salon, l'une brodant et l'autre cousant près d'une lampe, la châtelaine demanda tout à coup à la cousine Tirotel :

— De qui tenez-vous cette maison?

— C'est mon beau-frère qui nous l'a donnée.

— Donnée! Quel homme généreux!

— Ça n'est pas un mauvais cœur.

— Dites, ma cousine, qu'il est très bon!

— C'est vrai; il n'y a pas meilleur.

— A quoi servaient tous ces bâtiments?

— A cuire le pain, à battre le blé, à loger des bœufs, etc.

— C'est un palais maintenant!

— Oh! pas tout à fait, mais c'est bien.

— Vous avez pris un architecte?

— Non, non, c'est Félix qui a tout dirigé.

— Sur quel plan?

— Sur le sien.

— Il dessine donc?

— Mais oui. Vous ne le saviez pas?

— Non.

— Tenez, voilà un de ses dessins, fit Mme Adolphe, en ouvrant un cahier.

Mme de la Galaisière mit un doigt sur une page et demanda :

— Quel est ce gros homme?

— C'est l'ancien propriétaire de la maison, M. de Ventreville.

— Que tient-il donc sur ses genoux?

— Il tient son ventre.

— Son ventre!

— Nous avons trouvé ce monstre-là dans le grenier; les rats l'avaient à moitié rongé. Félix ayant fait cette copie, Adolphe lui dit : Ne la perds pas, c'est un chef-d'œuvre.

— Mais c'en est un!

Mme de la Galaisière tourna quelques pages :

— Quels sont ces jeunes gens?

— Mon beau-frère et mon mari, quinze et dix-sept ans.

— Ils se ressemblent.

— Oui, comme deux jumeaux.

— Et ils vous ont aimée tous les deux, fit résolument la châtelaine en fermant le

cahier, et M. Félix vous aime encore, il vous aimera toujours. Vous avez donc un cœur de pierre?

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Vous le savez bien.

— Comment! Est-ce que, par hasard, Félix vous aurait chargée...

— Oui!

— Il y pense encore!

— Oui!

— Ça n'est pas raisonnable.

— Si!

— Mais...

— Écoutez-moi, fit impérieusement la châtelaine, je sais une chose que vous ignorez, vous. C'est un secret, mais il m'étouffe : Adolphe, avant de mourir, a dit à Félix : Quand je ne serai plus là, épouse Léonie.

Elle eut un mouvement, Léonie.

— J'ai confiance en vous comme en Dieu, dit-elle.

— Vous le pouvez.

— Et pourquoi Félix ne m'a-t-il jamais parlé de cela?

— Parce que c'est l'homme le plus délicat du monde. Il voulait que vous fussiez libre aussi bien dans le consentement que dans le refus.

Mme Adolphe demeurait silencieuse.

La châtelaine lui prit les mains :

— Est-ce que je vous ai fait de la peine?

— Non, vous êtes trop mignonne pour cela...

— Ne me dites pas que je suis mignonne, songez à celui qui vous aime, au bonheur dont vous êtes la dispensatrice et dites-moi : Oui! Je vois votre émotion... C'est oui, n'est-ce pas?

Léonie hésitait encore.

— Eh bien, fit-elle tout à coup, c'est oui, mais je ne veux pas que ça traîne.

Elle se leva en répétant :

— Je ne veux pas que ça traîne!

Elle ajouta :

— Vous m'avez ensorcelée, je suis hors de moi.

— Et moi, donc! fit Mme de la Galaisière en trépignant de joie, la tête me tourne et j'ai la gorge en feu; puis-je vous demander cette tasse d'hysope que vous m'avez promise?

Et quand elle fut seule :

— Mon Dieu, si je l'ai ensorcelée, c'est bien grâce à vous. Elle ne veut pas que ça traîne, eh bien, ça ne traînera pas; les formalités seront vite accomplies : dix jours de publication à la mairie, le même temps pour l'église, avec une petite dispense de trois francs, et dans quinze jours ils seront mariés. C'est un miracle, qui s'est fait en un rien de temps, comme tous les miracles. J'en suis malade.

Mme Adolphe rentra, portant une cafetière d'argent, un sucrier, un flacon de kirsch et deux tasses de porcelaine qui tremblaient sur un plateau.

Après avoir sucré l'infusion, Mme de la Galaisière se mit à boire à petits coups.

— C'est parfait, dit-elle.

Mme Adolphe, assez longuement, parla des vertus de l'hysope. Ça guérissait tout.

— Cousine, est-ce que vous ferez un voyage de noces?

— Oh! je n'y tiens pas, à moins que nous n'allions à la foire de la Saint-Martin.

— Où se tient-elle?

— Aux Aigles.

— C'est loin d'ici?

— Huit lieues.

— Huit lieues. Quel voyage de noces!

— Les plus beaux sont ceux où l'on trouve le plus de plaisir.

— C'est plein de bon sens, remarqua la châtelaine. A quelle heure se lève-t-on, le jour de la Saint-Martin ?

— A cinq heures, vous devriez y venir avec nous.

— Je ne demande pas mieux.

— Allons, vous êtes une brave petite dame.

— Je suis votre amie.

— Nous ne sommes pas du même rang.

— Il n'y a pas de rang dans l'affection. Ne l'oubliez pas et parlez-moi de la Saint-Martin.

Alors, Mme Adolphe se lança dans une reconstitution pittoresque d'un champ de foire où grouillaient des bestiaux, d'une place envahie par les forains et les saltimbanques. C'était, chez une petite fille de la campagne, la vision fabuleuse de la dixième année, des tableaux naïfs, auxquels Mme de la Galaisière s'intéressait,

des peintures d'un monde, qui quoi qu'elle en dise, n'était tout de même pas le sien. Et l'intérêt s'en trouvait doublé...

— Figurez-vous, ma cousine, qu'à la première Saint-Martin où mes parents m'ont emmenée, j'ai vu, de mes yeux vu, l'animal le plus étrange : une sirène. Elle était dans l'eau comme un poisson et elle avait des seins comme une femme.

La conversation s'était prolongée et Mme Adolphe n'ayant pu réprimer un petit bâillement :

— Si nous allions nous coucher? proposa la châtelaine.

— Déjà?

— Soyez franche, vous seriez couchée depuis longtemps si vous étiez seule.

— Je ne dis pas non, mais je me plais avec vous!

— Vous êtes aimable. En route pour le dodo!

Elles montèrent l'escalier.

— Ma cousine, voici donc votre chambre; la mienne est à côté. Si vous le désirez, je laisserai la porte ouverte.

— Volontiers. Est-ce qu'on s'embrasse?

— Oui, dam!

Quand Mme Aldophe fut couchée, elle entendit un petit rire sous des couvertures.

— Est-ce vous qui riez, madame Lucien?

— Oui, c'est moi. Savez-vous à qui je pense?

— Non.

— Je pense à M. de Ventreville... Vous allez dire que je ne suis pas sérieuse.

— Vous êtes bien gentille, allez!

— Et puis je pense à nos hommes.

— Ah! Ah!

— Et puis je pense à la foire, aux saltimbanques, à la sirène... Est-ce qu'il y

en aura une à la Saint-Martin, dans quinze jours?

— C'est peu probable, mais puisque vous y serez, il y aura sûrement une fée.

— Tiens, tiens, murmura la châtelaine, du bon sens, de l'esprit, avec cela fraîche comme une rose... je ne vais pas me lever pour vous plaindre, cousin Félix.

CHAPITRE VI

La ville des Aigles, historique et manufacturière, est bâtie pour les trois quarts en amont d'un coteau planté vers le sommet de tilleuls et d'ormeaux. C'est là qu'est le champ de foire aux vastes divisions.

En novembre, à la Saint-Martin, les bêtes à cornes, les chevaux, les moutons et les porcs grimpent par des rues et des ruelles jusqu'au flanc du coteau d'où l'on aperçoit dans la vallée proche au-dessus des toits et cheminées de la ville, des cheminées d'usine qui, près du chemin de fer, mêlent leurs fumées aux panaches des locomotives. Çà et là, par la ville, des clochetons et des flèches, des arbres sous

lesquels s'attriste un château Louis XIII abandonné, que domine une petite tour octogonale.

Sur l'autre versant, juste en face du champ de foire, apparaît le champ des morts. Les chapelles, les pierres tombales et les croix se détachent en bloc, dans la lumière, comme un quartier de petite ville ratatinée.

Au-dessus, des boqueteaux et le massif imposant d'une propriété seigneuriale; l'habitation regarde au nord ce pays d'Ouche dont une abbaye de bénédictins fut jadis le centre féodal et mystique. Maintenant, l'abbaye est en ruines et la forêt d'Ouche est morcelée

La domination (par le chiffre des habitants, le commerce et l'industrie) est revenue aux villes de cette ancienne province au caractère ethnique très accentué. C'est dans les villes qu'aux jours de foire

et de marché les types de la région se reconnaissent à l'uniformité du masque, du langage et du costume; ils composent la majorité des promeneurs et des marchands, car si le chemin de fer et les automobiles amènent des horzains, ceux-ci forment un groupe réduit de gens facilement reconnaissables. L'habit, le visage, la démarche et le ton chez eux ne sont plus les mêmes. Sous la blouse, dans le pardessus ou la peau de loup, chaque homme trahit sa terre.

Il n'y a de confusion qu'à l'arrivée, car, dès le petit matin, les voyageurs descendent des trains et s'enfoncent comme des masses sombres dans la ville encore endormie. Ces foules traversent les rues, montent jusqu'au champ de foire et se dispersent dans les cafés. C'est le monde des acheteurs qui, dès l'aube, envahissant les cabarets, trempent la brioche toute

chaude dans la première tasse de café.

Quelques vendeurs les ont précédés, car on entend des beuglements et des hennissements; les bêtes amenées ont déjà des amateurs autour d'elles, on les tâte dans l'ombre, où des marchés se concluent. Puis, sous les coups de bâton et les coups de fouet, des bestiaux et des chevaux passent, des bandes de cochons trottinent, des petits troupeaux de moutons grouillent. De temps à autre, une bête s'échappe, une autre s'enlève sur la croupe de celle qui la précède; on entend des cris, des claquements, le bruit sec des bâtons sur les cornes.

Le champ de foire se remplit. On descend les cochons de lait dans leurs cages, on parque les moutons, on mène les bœufs, les bouvards et les vaches à leurs coins respectifs. Ils s'y tiennent, essoufflés, tassés, ventre à ventre, cependant

que les juments suitées et les chevaux tenus en main trottent ou s'immobilisent dans la clarté du jour qui les révèle.

Plus bas, des maquignons attardés tirent des ânes par la longe; des paysannes aux cottes retroussées luttent contre des génissons indisciplinés.

Les acheteurs circulent. Quand une vache amouillante apparaît, ils la reconnaissent à sa marche alourdie; ils la jugent de loin et se hâtent vers le propriétaire, la demande ou l'offre à la bouche.

Il est huit heures; on voit fumer les poitrails et les croupes, des vapeurs s'exhalent de trois mille bouches au moins, car il y a là quinze cents bêtes à cornes, huit cents chevaux et plus de sept cents hommes ou femmes.

Un gendarme arrive; il est en retard. C'est le seul que la caserne ait délégué. Le gendarme est bedonnant; il s'éponge.

car il a monté quinze cents mètres d'une haleine; il regarde : Combien de voleurs dans cette foule? Qui va-t-il arrêter? Il commence par s'arrêter lui-même. Il entend hennir et meugler, il voit trotter et galoper. Il est ahuri.

C'est à cette minute que huit personnages singuliers passent devant lui. Comme ils sont extrêmement bien vêtus, il les prend tout de suite pour des pickpockets. « Ça vient de Paris, songe-t-il, ayons l'œil sur le groupe. » Il y remarque une jeune femme élégante en paletot de poulain russe et coiffée d'une toque d'astrakan où tremblent les deux ou trois plumes d'un léger panache blanc. Une femme plus âgée l'accompagne; elle a des souliers jaunes, une robe courte, une peau de loup, un chapeau tyrolien où frissonnent des aigrettes rouges. Elles ont toutes les deux un bâton d'épine à la main. Six

hommes vêtus de peaux les entourent ou les suivent. Ce ne sont pas là des coquins ordinaires. Malgré la bonne opinion qu'il a de lui-même, le gendarme en arrive à désirer un collègue. Il suit le groupe à petits pas, mais il voit des gens s'incliner devant les femmes et des paysans, la casquette en main, parler aux hommes couverts de peaux. Il s'est donc trompé? Le gendarme glisse, il louvoie et s'informe. On lui répond :

— Le plus grand? C'est M. Félix Tirotel, le propriétaire des fours à chaux de Pont-Renaud. Le plus petit? C'est M. de la Galaisière. Les autres? Mme de la Galaisière, Mme Félix Tirotel et ses quatre neveux.

Le mariage récent de M. Félix avec sa belle-sœur est connu de tout le pays d'Ouche. Les journaux l'ont annoncé.

Pandore est maintenant renseigné, ce

n'est plus le même homme, bien qu'il suive encore, mais avec une évidente sympathie. Il voit rire Mme de la Galaisière, il remarque ses dents, contemple ses cheveux. Elle s'arrête, il s'arrête; elle écoute, il écoute. Mme Adolphe divise une bande de bouvards à coups de bâton; émerveillé, le gendarme s'approche d'elle, et comme il la salue militairement, M. Félix Tirotel, assez flatté, tire un cigare de vingt-cinq sous qu'il offre au défenseur de l'ordre public. Le gendarme salue de nouveau, sourit et s'éloigne afin de pouvoir, loin de tous les yeux, envelopper le cigare dans du papier. C'est un cigare de colonel ou de général de division; il le fourre dans sa poche comme le ferait un voleur. Il réfléchit : le fumera-t-il ou bien l'offrira-t-il au sous-lieutenant, afin de lui boucher le bec? Car le sous-lieutenant va lui demander, comme d'habitude : « Avez-vous

arrêté quelqu'un? Non! Alors, qu'est-ce que vous avez f...ichu dans le champ de foire? » Oh! conclut Pandore, je fumerai décidément le cigare entre ma femme et ma fille en prenant tantôt mon café, sur le coup de midi et demi. Le gendarme est tellement heureux qu'il ne sent rien de ce qu'une vache vient de lui envoyer dans le dos. Il dégoutte.

Les frères Tirotel l'aperçoivent et le signalent à Mme de la Galaisière qui s'en amuse.

Elle s'amuse également de tout ce qui l'entoure, on dirait qu'elle n'a peur de rien; intéressée par les transactions, elle écoute les propos des marchands, les attaques et les ripostes; elle les trouve pittoresques, fort ingénieuses, quoiqu'un peu salées.

Quelqu'un dit auprès d'elle à mi-voix dans un groupe :

— Eh! Eh! j'aimerais mieux que cette

petite dame tombe dans mon lit que le tonnerre.

Le groupe se met à rire, mais la jeune femme s'éloigne, afin d'éviter une dispute, car Jacques, François, Guillaume et Cyprien veillent sur elle autant que sur leur tante, et malheur à ceux qui manqueraient de respect à ces femmes-là. Ce serait une boucherie.

Dans le bas du champ de foire, le long d'une route, la châtelaine aperçoit M. Félix et M. de la Galaisière ; l'un après l'autre, ils ouvrent la bouche d'une jument dont ils constatent l'âge à la dent. Ils la font ensuite trotter devant eux. C'est une bête alezane du plus joli modèle. M. de la Galaisière s'avance et dit à sa femme :

— Je vais acheter cette jument pour vous. C'est une bête d'un type rare que vous pourrez monter dans les chasses.

La jeune femme tressaille à ces der-

niers mots... M. de la Galaisière ajoute :

— Le vendeur est de bonne foi, puisqu'il m'offre la bête à l'essai ; d'ailleurs, il n'en demande que mille francs, elle vaut cela tous les jours.

A quelques pas, M. Félix est comme en extase devant sa femme.

Il se ressaisit, s'approche et dit en saluant : « Mesdames, permettez-nous de vous quitter ; nous vous donnons rendez-vous pour onze heures au *Plat d'Étain* ; c'est là que nous déjeunerons, nos livraisons faites, car nous allons remplir un wagon. »

Faisant signe à trois de ses neveux, il les emmène du côté de la gare. Cyprien seul reste avec ces dames ; il porte un antique parapluie rouge à monture de cuivre ; en sa qualité d'archéologue, Cyprien aime les vieux objets.

Mme de la Galaisière ayant fait beaucoup d'emplettes à travers la ville et Mme Félix ayant acheté pour vingt-deux francs d'andouillettes, de boudins et de pieds farcis dans une charcuterie renommée, Cyprien s'en va porter tout cela jusqu'à l'auberge du *Plat d'Étain* où l'automobile des La Galaisière est remisée. Il vient retrouver ces dames et comme il voit sa tante disposée à dévaliser une seconde charcuterie, il offre à la châtelaine de visiter la très vieille église de Saint-Martin-des-Aigles.

En pénétrant dans l'église, Mme de la Galaisière goûta le charme d'un contraste : après le bruit et l'agitation, c'était le silence et la paix. Son attention fut éveillée par le vitrail qui représente, au bas de la nef, saint Hubert devant les bois d'un grand cerf divinisé. Le dix-cors se cabre

dans la lumière et les chiens ont tous comme un recul devant cette bête, devenue soudainement irréelle. Saint Hubert est à genoux et ses compagnons, debout derrière lui, se serrent en un grand trouble que la visiteuse ne partage pas sans doute, puisqu'elle dévisage ces veneurs d'Austrasie avec une certaine curiosité. Sa vue plonge aussi dans les bois qu'elle entrevoit au fond du vitrail. Hé quoi! La chasse l'intéresse donc plus que le miracle?

Elle s'en aperçoit, ferme les yeux et se met à prier, le front dans ses mains.

A quelques pas de là, Cyprien, penché sur une dalle, y déchiffre une inscription latine, pendant que sa tante, amusée par un petit saint du moyen âge, glisse dans la tirelire qu'il tient dans ses deux mains autant de sous que la fente de la tirelire en peut laisser passer.

En tombant, les gros sous faisaient un bruit qui plaisait à Mme Tirotel.

Ce bruit troubla la châtelaine dans son oraison. Elle sortit comme d'un rêve et monta vers le chœur où, dans l'ombre d'un pilier, se tenait une marchande de cierges.

— Combien avez-vous de cierges dans cette boîte?

— Quarante, madame.

— Le prix?

— Un franc pièce.

— Je les prends tous. Voici deux louis.

Étonnée et ravie, la marchande demanda :

— Où Madame désire-t-elle qu'on les fasse brûler?

— Devant saint Hubert.

La châtelaine fit une génuflexion et sortit, gracieuse et légère.

— Quelle est donc cette jolie petite dame? Ça doit être une princesse catho-

lique de passage aux Aigles. Quarante cierges à la fois! pensait la marchande, l'église en sera toute illuminée. Quelle belle Saint-Martin!

Ce n'était pas l'avis de Mme Félix Tirotel. Cette foire n'avait eu ni l'intérêt ni l'éclat des Saint-Martin d'autrefois.

Elle en faisait la réflexion chez les La Galaisière, le soir après le dîner, quand un domestique vint remettre une lettre envoyée par un exprès à M. de la Galaisière.

C'était le baron Le Forhu qui lui écrivait de la part du marquis de Bréchamp.

Les deux premières chasses devaient avoir lieu les 18 et 21 novembre.

— Quel jour est-ce, le 18? demanda la châtelaine.

— C'est un samedi.

— Bien, fit-elle simplement.

— Vous aurez huit jours pour essayer votre jument.

— Est-elle arrivée?

— Oui.

— Allons la voir à l'écurie, ma cousine, proposa Mme de la Galaisière.

Elle voulait échapper à la conversation.

Quand elles furent sorties :

— Mon cher ami, prononça M. Félix, je sais toute la part que vous prenez à mon bonheur, mais ce bonheur-là m'effraye et je me demande s'il n'appelle pas quelque rançon... Vous allez suivre les chasses de Saint-Ernoul; mauvaise forêt, beaucoup de molières et des chemins impraticables. Puisque Mme de la Galaisière doit vous accompagner, soyez prudent, veillez sur elle...

Le châtelain comprit à demi-mot.

CHAPITRE VII

Ce qui frappa M. et Mme de la Galaisière quand ils arrivèrent au rendez-vous de chasse, le 18 à dix heures et demie du matin, ce fut la présence d'une grande foule. On leur avait bien dit que le marquis de Bréchamp non seulement tolérait la présence aux chasses des populations de cette contrée, mais qu'il leur permettait aussi de coopérer à ses prises. Quand même, cette affluence de villageois et de paysans joyeux, venus de six lieues à la ronde, était de nature à surprendre.

Il en débouchait des routes, des lignes

et des sentiers de la forêt ; ils saluaient en passant les membres de l'équipage et les invités de marque.

En arrière de la meute se tenait un groupe de cavaliers bizarres : fermiers cossus aux jambes démesurément écartées par des selles antiques, cavaliers d'un jour montant des petits chevaux de forêt, gâs de campagne sur de simples couvertures et même à poil. Casquettes à trois ponts, chapeaux velus, blouses bleues, paletots de coupes diverses, tout cela tranchait sur la tenue verte, un peu sombre, des gens du bouton, des amazones portant le chapeau melon, la jaquette noire et le jupon court. Quelques habits rouges ponctuaient le groupe, que dominait le baron Le Forhu, dont le poids et la taille exigeaient un cheval puissant.

Le baron se tournant vers Mme de la Galaisière lui dit : « Madame, si vous

voulez entendre le rapport, voici l'Andouiller qui va le faire. »

Un valet de limier, la cape à la main, s'avançait vers le marquis :

« Monsieur le marquis, comme j'entrais dans la ligne des *Aunes*, Carillo tout de suite en a refait, se rabattant sur une voie que j'ai jugée celle d'un cerf, mais de vieux temps; j'ai retrouvé la même voie à quinze cents mètres, l'animal rentrant dans l'enceinte de la *Vente-Close;* la voie était de bon temps et je jugeai l'animal dix-cors; j'ai pénétré dans l'enceinte pour m'assurer contre un faux rembucher, puis j'en ai fait le tour et n'ayant connaissance d'aucune voie sortant, je crois le cerf rembuché; ayant du temps devant moi, j'ai pris le contre-pied de mon animal et l'ai bien jugé en plaine où j'ai ramassé des fumées bien moulues,

aiguillonnées et pesantes. Je m'écrois donc avoir détourné dans la Vente-Close un cerf grand dix-cors bien courable et sans nul refus. »

Formant un cercle énorme autour de l'équipage, les paysans écoutaient le rapport, silencieux et tête nue. Dans ce cadre sauvage, au milieu de cette forêt où le soleil révélait les nuances de l'automne, on eût dit d'une assemblée de chasse royale et populaire du temps de Charles IX, d'autant que les chiens étaient blancs et que le chef avait sous sa cape noire la figure énigmatique des Valois.

Pas d'autos, la forêt de Saint-Ernoul étant mal percée ; une seule voiture, où se carrait un colosse à la tête de bouffon. C'était Coulibœuf, le hongreur ; il se proposait de suivre en tilbury, sauf à verser encore une fois au Pont-de-la-Lune. Il

portait en sautoir une trompe bossuée dont il déchirait le pavillon quand il sonnait des hourvaris, les plus terribles qu'on ait jamais entendus. Quand on vint lui dire qu'un grand dix-cors était rembuché, sa bouche s'ouvrit, son col se gonfla, ses yeux, jaillis de l'orbite, eurent des lueurs de joie.

Mais le marquis donne des ordres, assignant à chacun son rôle pour l'attaque ; il dit qu'on entoure l'enceinte afin que les chiens de meute soient vite et sûrement découplés.

Il part avec l'Empaumure et l'Andouiller pour découpler sur la brisée.

Le baron Le Forhu propose à M. et Mme de la Galaisière de monter jusqu'au poteau des Ventes où, selon lui, le cerf doit passer.

Ils y vont au petit trot, en maintenant leurs chevaux sur la berme ; ils s'arrêtent,

prennent leurs distances, gardant ainsi le haut de la ligne où d'autres cavaliers s'espacent. Un grand silence. Tout le monde écoute et regarde. Ce sont des minutes d'attente solennelle. Enfin, les rapprocheurs empaument chaudement la voie, puis se taisent tout à coup, embarrassés dans les retours que l'animal a faits avant la reposée. De nouveau, les aboiements se font entendre, le dix-cors vient de bondir à vue de chiens, les trompes sonnent le lancer. L'animal se fait battre dans l'enceinte, qu'il franchit à la hauteur du poteau, mais il saute en grand cerf, au pas, la tête droite.

— Il porte neuf d'un côté, s'écrie Mme de la Galaisière, qu'il est beau !

Le Forhu sonne la *Royale*.

On crie : La meute ! Amenez la meute ! Il a sauté là près du poteau ! C'est un dix-cors magnifique aux bois très écartés !

Les chiens de meute qu'on amène poussent déjà des aboiements ; on les découple, et comme ils ont les plus belles gorges du monde, ils font, avec les bien-aller d'une quinzaine de trompes, une musique enragée.

La foule aussi jette des cris, elle se disperse à droite, à gauche, pendant que les cavaliers partent au galop, sous bois, à la queue des chiens, ou par les sentiers et les lignes.

Aux premiers cents mètres, le cheval d'un fermier s'arrête, il renâcle et pète sous la cravache, un deuxième envoie des ruades, un troisième tombe à genoux ; des piétons s'immobilisent, l'oreille tendue, les yeux ouverts du côté de la chasse qui s'enfonce dans les bois ; quelques sons de trompe affaiblis, l'éclair d'un pavillon, un point noir, un point rouge et plus rien.

Le dix-cors fuit, les chiens aux talons ;

il songe à quelque ruse, mais les abois, les galops et les cris l'épouvantent ; quittant la futaie, il entre dans un taillis où se trouve une harde avec un grand cerf qu'il oblige à quitter la reposée et dont il s'accompagne pendant quelques minutes, puis il bondit et laisse l'autre filer.

La chasse va moins bien, quelques chiens ont mis bas, ceux qui chassent plus franchement font un retour dans la futaie, quelques jeunes chiens partent sur une biche, on les arrête, mais toute la meute rassemblée se tait : il n'y a plus de voie.

Le maître d'équipage, le baron Le Forhu, les La Galaisière, le comte de Glos et l'Empaumure sont là. On relève les défauts, mais inutilement. Baffouillade.

Toute la chasse a pu rallier.

Le baron se penche vers Mme de la Galaisière :

— Il pourrait se faire que l'animal fût

remis dans ce boqueteau, là-bas, sur la colline; attendons les renseignements, il y a trop de monde pour que le cerf ait pu définitivement échapper à tous les yeux.

En effet, comme Le Forhu vient d'aider l'amazone à mettre pied à terre, une bande de gâs arrive en criant :

— M'sieu le marquis! M'sieu l'marquis! J'l'avons vu!

Ils veulent tous parler à la fois; le marquis en désigne un : Allons, vous, dites.

— Eh ben, quand j'avons entendu vot' musique, j'sommes sortis du village qu'est là, en amont, j'allions v'ni là, quand l'gâs Polyte a dit : Qué qu'c'est que j'vois là-bas dans l'ruissiau? j'nous sommes mis à crier : c'est l'cerfe! Ah! bon sang! C'est li qui s'est mis à galoper! J'l'avons perdu de vue, mais comme j'arrivions au boquetiau qu'est là-haut, vot' cerfe sautait

d'dans. C'est pour ça que j'sommes venus.

— Bravo, mes amis!

— Que vous disais-je? demanda le baron à Mme de la Galaisière, en la regardant jusqu'au fond des yeux.

On part à la suite des gâs qui veulent se remettre à parler tous à la fois, on leur impose silence, on contourne la colline, et non loin du ruisseau, sur la terre un peu grasse, un des gâs se penche et crie :

— T'nez, m'sieu l'marquis, c'est là, v'là son piquet.

On voit le pied d'un grand cerf, on met les chiens sur la voie, ils en refont immédiatement. Deux chiens qui n'ont jamais menti paraissent en vouloir, tous les autres mettent le nez dans le vol'-ce-l'est, un à un, puis toute la meute repart, dans un accord complet. La voie tourne à droite du côté de la plaine.

— L'Empaumure, sonnez le débucher! ordonne le marquis.

Le dix-cors détale en plaine et les chiens, à toute vitesse, filent derrière lui, le nez dans le vent. Vingt cavaliers suivent. C'est comme une charge à travers les guérets et les labours; elle est devenue tragique par le silence qui s'est fait soudainement, car l'impétuosité de la course empêche les sonneries et rompt les abois. Mais au bout d'un quart d'heure il n'y a plus à la chasse que l'Empaumure suivi du baron Le Forhu et de Mme de la Galaisière, qui galopent côte à côte. Tous les autres sont en queue.

A la hauteur d'un boqueteau, le cerf fait un crochet, refuse une route, revient sur le contre et passe entre Mme de la Galaisière et le baron, qui le rejoignent.

Le baron est devant, serré de près par l'amazone qui, dans l'ivresse de cette

nouvelle course, fait preuve d'une énergie extraordinaire. Elle voit Le Forhu, magnifique et souple, cravacher la bête dont la croupe fume.

Cette charge furieuse, poussée en rase campagne pendant une demi-lieue, a pour témoins des cavaliers qui s'arrêtent dans les labourés et d'autres qui viennent au petit trot sur des bêtes claquées.

Le Forhu maintenant sonne des bien-aller; les cris de trois cents piétons qui dégringolent des collines lui répondent; le cheval de Mme de la Galaisière et celui de l'Empaumure sont nez à nez, près des chiens qui se détachent, sur le fond gris de la terre, comme une longue traînée blanche.

Au bout des guérets, foule encore. On entend crier : Il vient! Le voilà! Le voilà!

Debout dans son tilbury, Coulibœuf sonne la *Vue*.

Traqué de tous côtés, le dix-cors saute dans un taillis, les chiens ameutés l'y relancent, après un léger balancé; l'animal tourne et cela permet aux cavaliers attardés de rattraper la chasse.

— A quoi pensez-vous? demanda La Galaisière à sa femme. Vous êtes folle de galoper ainsi.

— Nous sommes tous un peu fous, répond-elle.

Traversant l'enceinte des Humiers, le cerf bat au change, mais la ruse ne lui réussit pas : il est trop échauffé.

L'Empaumure, qui vient de le voir sauter un layon, déclare qu'il porte la hotte et qu'il est sur ses fins; effectivement, l'animal descend vers un étang et s'y jette.

Un défaut s'ensuit.

Mais plusieurs chiens relancent le cerf dans les roseaux, et comme il lui reste

encore quelque vigueur, il regagne une futaie qu'il vient de traverser. Ce retour modifie forcément les places respectives des cavaliers : les derniers deviennent les premiers. Le Forhu, M. et Mme de la Galaisière se trouvent en queue et M. de la Galaisière, plein de fougue, mais inexpérimenté, cherche à rejoindre au galop; sa femme le suit. Tout à coup, Le Forhu s'écrie : « Écoutez donc!... Beaucoup de chiens ont mis bas, l'animal doit être hardé, il faut voir quelle direction les bons chiens vont prendre. »

Seule, Mme de la Galaisière s'est arrêtée... Deux chasses, en effet, se sont formées et pendant que le gros des chiens s'emporte sur une harde, on entend revenir dans la direction de l'étang plusieurs chiens en tête desquels se trouvent Bon-Avis et Touche-à-tout, deux chiens impeccables.

Le Forhu a donc vu juste et la jeune femme demeure frappée de sa perspicacité.

— Venez, lui dit-il, nous serons les premiers à l'hallali...

Avec le chien de tête, ils arrivent à l'étang, le cerf vient d'en sortir ; il s'enfonce dans les buissons d'épines que surplombent à une hauteur de vingt mètres les magnifiques rochers du Harpon.

Après avoir sonné la sortie de l'eau, Le Forhu, suivi par Mme de la Galaisière, gagne la queue de l'étang et ramène à la voie les quinze chiens dont il dispose.

Il ne faut pas songer à gravir à cheval la pente à pic qui mène aux rochers ; le baron, qui met pied à terre, engage Mme de la Galaisière à en faire autant, il l'aide et elle saute gracieusement de sa monture. Un bûcheron qui se trouve là prend leurs chevaux et tous deux s'engagent dans le

tortueux sentier de bruyère qui, bordé de végétations naines, conduit aux rochers.

— Madame, nous allons avoir un hallali splendide, venez pour bien voir.

Ils montent péniblement, la jeune femme tient sa cravache d'une main et s'accroche de l'autre à des branches basses ; tout près de l'homme, elle est haletante, elle se redresse un moment, prête à chanceler... Le Forhu la reçoit dans ses bras, se penche et lui met un baiser sur les lèvres :... « Je vous aime, » dit-il...

Brusquement, elle se dégage :

— Pour qui me prenez-vous?

Elle est à deux pas, frémissante et blême, la main droite levée.

— Vous pouvez me cravacher à mon tour, dit le baron, je l'ai mérité... Ne craignez rien...

Peu à peu, elle s'éloigne, fixant tou-

jours, de ses yeux effrayés, l'homme qui balbutie encore des excuses...

. . . .

Cependant on entendait arriver sur la voie le reste de la meute; la plupart des chiens s'étaient arrêtés d'eux-mêmes. L'Empaumure et l'Andouiller avaient fouaillé les plus indociles; tous s'étaient bien ameutés et, dès qu'ils entendirent les chiens de tête qui aboyaient le cerf, ils se rallièrent aussitôt.

Les abois furent splendides, le dix-cors faisait magnifiquement tête à la meute. Les trompes sonnaient l'hallali courant et du haut de ces rochers sauvages les cris et les fanfares retentissaient au loin dans la vallée. L'animal ne semblait pas intimidé par cette mise en scène; quelques chiens plus audacieux s'étant approchés de lui, le dix-cors les avait immédiatement chargés et cruellement punis. Le

spectacle menaçait de s'éterniser, quand Le Forhu, dissimulé derrière un arbre, profita d'un court instant où les chiens donnaient au cerf un nouvel assaut pour le servir d'une main sûre.

L'animal se retourna, cherchant à s'élancer sur l'agresseur, mais il tomba dans son élan.

Il était mort.

CHAPITRE VIII

Cette première chasse donna lieu à beaucoup de commentaires. Les hommes voyaient Mme de la Galaisière s'y enlever, en de vivants tableaux, énergique, intrépide et très séduisante.

Toutes les femmes la condamnaient.

L'amazone, disaient-elles, avait manifestement lâché son mari pour le baron. Pas une ne voulait tenir compte de la vitesse et de l'endurance de la bête qu'elle montait, de l'irrésistible entraînement d'un débucher en rase campagne où la meute, les chevaux et les chiens, propulsés par le même instinct, chassaient à vue. Quelques-unes disaient tout bas : C'est un scandale,

car on ne peut suivre avec autant d'acharnement que sous l'empire d'une folie amoureuse.

Elles disaient cela, gémissantes ou rageuses, selon les sentiments qu'éveillait en elles l'image d'un beau veneur galopant à côté d'une rivale.

Le Forhu, d'ailleurs, n'avait-il pas risqué sa vie en servant le dix-cors à deux pas d'un abîme et sous les yeux de cette femme? Il fallait que sa passion fût violente! On l'avait un peu soupçonnée, mais elle venait de se manifester avec un éclat plutôt fâcheux.

Mme de la Galaisière elle-même s'en était rendu compte, puisque avant la curée; au moment où le maître d'équipage allait venir pour la complimenter, elle s'était tout à coup dérobée. On ne l'avait plus revue. Quoi de plus significatif? Elle eût pourtant mérité qu'on lui fît les honneurs

du pied. Quel désastre, si d'aventure on y eût songé!

On ne voulait donc plus voir dans son effacement que de la confusion et dans sa retraite qu'une fuite.

On l'attendait à la seconde chasse.

Mme de la Galaisière soupçonnait-elle tout ce dépit? Devinait-elle, chez les hommes qu'attirent la hardiesse et la grâce, la force et la beauté, ces velléités de conquête si propres à flatter l'orgueil féminin? Peut-être, mais une chose la préoccupait davantage. En songeant à l'audace du baron, à son acte inqualifiable, elle se demandait si, d'elle-même, quoique involontairement, elle ne s'y était point exposée.

Étourdie en montant le sentier tortueux et à pic, elle était presque tombée dans les bras de son compagnon...

Chacun avait eu son vertige.

Après le baiser, l'aveu. Le Forhu, après, n'avait-il pas baissé la tête, balbutié des excuses, consenti même au châtiment immédiat de sa conduite. C'étaient là des atténuations.

Décidée à rompre, elle ne voulait cependant point apporter dans la rupture une hâte révélatrice. Elle eût éveillé de nouveau chez son mari des susceptibilités qui l'avaient tant blessée une première fois.

Ses craintes, à lui, n'étaient-elles pas revenues? Il affectait d'être si tranquille!

Le lendemain, il avait parlé de la chasse froidement et de la forêt comme un homme qui compte bien y retourner. Pas de réflexion sur le débucher, aucune observation quant à la prise, ni reproches ni compliments, rien.

Quel homme insupportable et quel pauvre psychologue!

Il fallait lui dire : « Simone, vous m'avez donné de l'orgueil et causé de l'inquiétude. Je vous ai suivie de loin dans cette chevauchée avec autant d'admiration que de crainte ; vous étiez belle et gracieuse, mais vous avez franchi des fossés où vous pouviez faire la culbute et vous tuer. Simone, vous avez mérité que je vous gronde. »

Voilà ce qu'il fallait dire, en ajoutant : « Moi, je chasse comme un pied, je m'emballe sur le change et comiquement je fais tout de suite confiance aux jeunes chiens qui clabaudent ; je n'ai même pas le sens de l'orientation ; je reste en forêt l'herbager ou l'avocat, j'y suis dépaysé, par cela même un peu ridicule, mais je m'en rends compte.

« Et puisque je te suis, tu vois comme je t'aime. »

Ah ! s'il eût dit cela, je lui aurais tout

révélé, pensait-elle. Mais quoi dire à un homme qui ne se montre ni galant, ni spirituel, ni confiant, ni jaloux, car enfin, la jalousie, c'est encore de l'amour.

Pas même jaloux... Des attitudes composées, une froideur agaçante, un détachement bête.

N'était-ce pas révoltant?

Il ne se montrait même pas fier de sa jument, de cette bête achetée par lui à la foire des Aigles, de cette alezane qu'elle avait montée sur ses propres conseils.

Il regrettait sans doute de l'avoir achetée... Il ne devinait donc pas que sa femme était inquiète, presque malheureuse. Et, s'il le devinait, pourquoi lui refusait-il les conseils et l'appui qu'elle désirait, l'affection dont elle avait soif?

Pourtant, le lundi soir, il lui demanda :

— Nous chassons demain, n'est-ce pas?

— Est-ce que vous y tenez? fit-elle.

— J'y tiens d'autant plus qu'on vous a critiquée à propos de ce débucher. En vous abstenant, vous provoqueriez de nouvelles médisances. Je ne veux de cela à aucun prix.

— Soit, mais je ne vous quitterai pas de toute la chasse.

— C'est aimable à vous; toutefois, comme vous chassez fort bien et moi très mal, suivez comme il vous plaira.

— Je vous répète que je ne vous quitterai pas.

— Alors, prenez Fulgur; il est aussi vite que l'alezane, mais plus docile.

Le lendemain à l'assemblée, Mme de la Galaisière fut l'objet d'une grande curiosité. Le Forhu l'ayant saluée, elle lui répondit à peine et se tint à l'écart, pendant que La Galaisière, qui voulait braver

l'opinion, affectait de causer avec le baron.

Il lui demanda des nouvelles de ses chiennes.

— Je vous les mènerai bientôt, dit Le Forhu.

— Alors, venez déjeuner?

— Très volontiers.

Au moment de l'attaque, La Galaisière ayant feint de vouloir suivre le baron :

— Restez! lui dit impérieusement sa femme.

On lança. L'animal se fit battre longtemps dans la même enceinte en bordure de plaine et sans que personne le vît, sauf l'Empaumure qui, connaissant tous les cerfs du pays, avait dit au moment de l'attaque : « C'est une petite quatrième tête maigre, avec des bois cassés, une espèce de cerf voyageur qui pourrait bien débucher à Bois-Landry. »

Aussi, quand eut lieu le débucher, tous

les veneurs étaient-ils présents, aucun ne voulant le prendre avec du retard. Et quand un laboureur, qui s'était arrêté pour regarder la chasse, cria tout à coup : « Tenez, l'voyez-vous là-bas qui d'vale la côte, il a passé la rivière, c'est li qui va ben… » ce fut un véritable escadron de cavaliers qui prit le galop.

Mme de la Galaisière constata que son mari la suivait de près ; le piqueux et quelques boutons de l'équipage galopaient devant. Fulgur s'excitant se mit à tirer double.

En un carrefour où l'on s'était arrêté pour écouter pendant quelques instants, elle ne put empêcher Fulgur de dépasser les chevaux qui étaient devant et de se placer derrière la jument de l'Empaumure, mais elle aperçut son mari qui suivait dans la file et elle se rassura.

D'ailleurs Le Forhu n'était pas là.

Avait-il pris un autre chemin ou s'était-il égaré?

Il y avait trois lieues de plaine entre les deux forêts. On fit rondement le débucher, les chiens volaient et Mme de la Galaisière, emportée par sa monture, fut toute surprise de se trouver dans une ligne de la forêt de Bois-Landry; elle ne se croyait qu'à moitié chemin du débucher; en se retournant, elle vit qu'elle était seule avec deux veneurs et le piqueux.

Remarquant son étonnement et la légère inquiétude qui se peignait sur son visage, un des veneurs, le comte de Glos, lui dit : « Madame, ne vous effrayez pas de l'absence de votre mari; sa bête, déferrée à mi-chemin, s'est mise à boiter bas. M. de la Galaisière rentre chez lui comme il peut, en traînant son cheval par la figure et il m'a chargé de vous le dire. »

L'animal, sur ses fins, tournait près de là, dans une enceinte; les abois se firent entendre, mais ils furent de courte durée. Le cerf fut immédiatement porté bas.

Après l'arrivée de quelques retardataires, le marquis de Bréchamp donna l'ordre de commencer la curée. On la fit rapidement car il y avait une longue retraite. Tous les veneurs présents retournaient au rendez-vous du marquis. Seul, Le Forhu, qui s'était trouvé aux abois en arrivant par des chemins détournés, devait prendre la même direction que Mme de la Galaisière.

Au moment de se séparer, le comte de Glos s'avança vers l'amazone et lui dit :
— « Madame, si vous n'aviez pas un compagnon tout indiqué, notre vaillant ami Le Forhu, l'un de nous se serait fait un devoir et un plaisir de vous accompagner... »

Sans répondre un mot et sans accorder même un regard au cavalier qu'on venait de lui offrir, Mme de la Galaisière s'engagea dans une ligne; elle se maintint sur la droite, pendant que Le Forhu sur la gauche trottait à une dizaine de pas derrière elle.

Le jour baissait; les arbres se détachaient encore au loin sur un ciel blafard, mais la nuit régnait déjà dans les sous-bois. De temps à autre, les animaux d'une harde, que le passage de la chasse avait désunie, bondissaient au bord de la ligne; il en sauta quelques-uns devant les chevaux.

Un vent s'éleva qui fit chuchoter les feuilles et bruire toute la forêt.

L'amazone gagnait du terrain, elle semblait vouloir échapper à celui qui la suivait pourtant à une distance respec-

tueuse. N'étant pas sûre de son chemin, elle s'en rapportait à la mémoire de son cheval, mais celui-ci ayant fait un écart, elle l'arrêta net.

Le baron en se rapprochant lui demanda :

— Madame, est-ce que vous avez eu peur?

— Oui. J'ai cru voir une forme humaine et des yeux luire dans l'ombre.

— Si nous avions encore des loups, je vous dirais : Madame, c'est un loup, mais, homme ou bête, rassurez-vous, je suis là pour vous protéger.

Il ajouta :

— Je vous supplie d'avoir confiance en moi.

— Rapprochez-vous, fit-elle, un peu rassurée. Ils arrivèrent au bout de la ligne. La lune, qui montait, sortit d'un nuage et leur révéla d'immenses bruyères

ponctuées, çà et là, par des genévriers et des houx.

— Laissons la plaine que nous avons traversée tantôt, dit Le Forhu, prenons la lande qui va nous conduire en droite ligne jusqu'à la route de Pont-Renaud.

— Ce sera plus court?

— D'une lieue au moins.

Par un chemin abrupt, ils montèrent au pas. La nuit paisible augmentait le silence autour d'eux. Dans le lointain un chant s'éleva, monotone et traînassant :

Y aurait pas de violettes
Sans le printemps,
Ni d'amours, ma brunette,
Sans les amants.

— C'est un chœur de paysans, dit Le Forhu.

Mme de la Galaisière arrêta son cheval sur la côte. Elle écoutait et regardait.

D'une route invisible, les voix s'élevaient, puissantes et prolongées :

Ni d'amours, ma brunette,
Sans les amants...

En marchant, les gâs s'enfonçaient au loin dans les bois et leur chant peu à peu s'éteignit dans une grande mélancolie.

Quand la jeune femme et son compagnon, après vingt minutes de trot, s'arrêtèrent juste à l'embranchement de la Closerie :

— Prenez-vous le petit chemin qui passe devant ma porte? demanda Le Forhu.

— Non, répondit-elle.

— Alors, vous me permettrez de vous accompagner jusqu'à la Galaisière?

— Merci, je connais la route, il fait clair et je serai bientôt rendue. Adieu.

— Au revoir, si vous le voulez bien,

dit Le Forhu; je compte aller demain dans l'après-midi, à la ferme du Val-Soubris où sont vos deux chiennes. Je m'absente jeudi, mais vendredi je vous les mènerai, si cela ne dérange pas M. de la Galaisière.

— Vous lui ferez plaisir. Vous savez qu'il vous a invité à déjeuner?

— Vous êtes aimable de me le rappeler.

— Seulement, je vous préviens, vous ferez maigre.

— Ce sera encore trop bien pour un pécheur, répondit le baron.

Il souleva sa cape et l'amazone partit au galop.

Ce soir-là, M. Félix étant présent, Mme de la Galaisière, après avoir parlé des incidents de la chasse, fit d'un ton dégagé :

— Lucien, j'oubliais de vous dire que

le baron ira demain dans l'après-midi chercher vos deux chiennes au Val-Soubris. Il compte vous les amener vendredi.

— Vendredi? Mais je ne serai pas là, je vais avec notre cousin au Tencement, pour l'achat de cette poulinière...

Il ajouta maussadement :

— Vous le saviez!

— Si je l'avais su je n'aurais pas rappelé au baron l'invitation que vous lui avez faite.

— Vous l'avez invité!

— Je lui ai simplement rappelé votre invitation, appuya-t-elle.

— Alors, vous lui tiendrez compagnie, ma chère!

— Vous ne pouvez pas vous dégager?

— Non.

— Alors, vous écrirez au baron que vous n'êtes pas libre.

— Je m'en garderai bien.

— Pourquoi?

— Parce que je ne voudrais pas le priver d'un plaisir rare.

— Duquel?

— Du plaisir de déjeuner seul avec vous.

— Vous êtes bien méchant, murmura-t-elle, en étouffant un sanglot.

La Galaisière ayant quitté le salon, elle se tourna vers M. Félix

— Vous l'approuvez, votre cousin?

— Non, puisqu'il a tort, mais, ma chère cousine, ne vous troublez pas, tout peut s'arranger.

— Et comment?

— Je cherche...

— Si vous restiez, vous?

— Je ne peux pas me rencontrer avec Le Forhu.

— Vous ne le pouvez pas?

— Non, ma cousine, et je vous dirais

tout de suite pourquoi, si je n'étais lié par un secret.

— Dites-moi au moins si je peux recevoir cet homme?

— Mon Dieu...

— A-t-il fait quelque chose contre l'honneur?

— Contre l'honneur selon le monde, évidemment non.

— Enfin, vous le détestez.

— Je ne vous le cacherai pas... Mais tenez, ma cousine, je vais vous indiquer un moyen de l'arrêter : c'est de lui faire savoir que nous devons, ma femme et moi, déjeuner ici vendredi. Je vous réponds qu'il ne viendra pas.

— Soit, mais comment lui faire savoir...

— Oh! c'est bien simple. N'avez-vous pas dit que Le Forhu devait aller demain chercher les chiennes au Val-Soubris?

— Oui.

— Dans l'après-midi?

— Dans l'après-midi.

— C'est parfait. J'irai demain matin au Val-Soubris. Cette ferme est exploitée par Lysis Durand, un garçon qui m'est très dévoué. C'est lui qui renseignera le baron. Laissez-moi faire.

— Et quand saurai-je?..

— Demain soir, ma cousine, je viendrai vous rendre compte.

M. Félix fut exact. Tout de suite, et d'un ton joyeux, il se mit à reconstituer la scène entre Lysis Durand et Le Forhu.

— Comme ça, m'sieu l'baron va vendredi à la Galésierre? C'est sûrement pour y déjeuner avec ma marraine?

— Qui ça, votre marraine?

— Madame Félix.

— Madame Félix Tirotel est votre marraine?

— Oui, m'sieu l'baron. J'voulais justement li d'mander d'véni déjeuner avec nous vendredi, quand on m'a répondu : Impossible, j'déjeunons c'jour-là, Félix et moi, à la Galésierre. Je n'vous cache pas qu'ça m'a contrarié.

Le baron en était resté bouche bée... Il avait ensuite cravaché dans la cour un veau qui se trouvait à portée de sa main.

— Ah! dam, c'petit viau-là n'galope pas aussi ben que l'cheval à m'sieu l'baron.

Lysis avait donc supérieurement fait l'imbécile et Le Forhu, visiblement contrarié, l'avait quitté sans prononcer une parole.

— Que va-t-il faire maintenant? demanda Mme de la Galaisière.

— Le baron? Il va s'excuser par un mot que vous recevrez demain.

— Vous croyez? demanda-t elle encore.

Mais M. Félix parlait avec tant d'assurance qu'elle finit par se laisser convaincre.

Le lendemain, pas de lettre et le vendredi matin MM. de la Galaisière et Tirotel partirent avant l'heure du courrier.

Pendant toute la matinée, la châtelaine s'occupa d'une foule de détails, elle était inquiète et nerveuse. Elle voulait se persuader que le baron ne viendrait pas.

A midi précis on vint l'annoncer.

Quand Le Forhu pénétra dans la pièce qui séparait le salon de la salle à manger, il vit que la châtelaine était seule.

— M. de la Galaisière, obligé de partir ce matin, m'a chargée de l'excuser auprès de vous, fit-elle.

Le baron se demandait si les Tirotel n'allaient pas apparaître. Le déjeuner fut annoncé. Pas de Tirotel. « Quelle délicieuse aventure, » pensait le baron.

A table il se montra plutôt réservé, comme si l'absence du mari l'eût affecté. Il donna sur les chiennes qu'il avait amenées quelques renseignements, en se gardant de rappeler qu'elles étaient de haute race, afin de ne pas donner d'importance au cadeau. Il fit une remarque heureuse au sujet d'une tapisserie qui, devant lui, couvrait tout un panneau. La verdure était pleine d'oiseaux et de feuillages; dans le bas, sous des ombres atténuées, on distinguait un fleuve où glissaient des barques.

A droite, par une fenêtre, on apercevait au dehors des tilleuls symétriquement alignés et plus loin, par une baie, les fûts pressés des hêtres qui s'en allaient très haut chercher la lumière. Le baron avoua qu'il avait braconné sous ces arbres-là dans son enfance, en tirant les lapins d'un grand-oncle auquel appartenait cette

futaie. Les Le Forhu possédaient le manoir de la Galaisière au seizième siècle. Il avait chez lui des titres qui en faisaient foi.

Il parlait d'une façon intéressante, mais sans aucune recherche, semblait-il, et toujours avec modestie.

La jeune femme le regarda. Quel âge pouvait-il bien avoir? Il ne portait pas trente-cinq ans, quoiqu'il fût tout près de la quarantaine.

Sa tenue était très élégante, mais simple; il y avait de l'autorité dans sa voix et, dans ses mouvements, une sûreté que la puissance physique fortifiait encore. A des nuances qu'elle pouvait saisir, il se révélait homme de race, mais d'une lignée rustique et dominatrice.

Il semblait même qu'il fût revenu dans son domaine, en son propre logis et qu'à table il présidât comme le seigneur du lieu...

Sous son regard, la jeune femme ayant baissé les yeux, il se dit, lui, et non sans trouble, qu'elle était bien jolie... Ce fut tout, car Mme de la Galaisière se leva et gagna le salon où le café devait être servi.

Quand le service fut enlevé, le baron, après un moment de silence, dit à mi-voix :

— Il faut bien que je me décide à vous demander pardon!

Comme elle le regardait :

— Mais, oui, car j'ai été coupable... Si vous saviez combien j'ai souffert depuis... Comment ai-je pu vous manquer à ce point, alors que j'ai pour vous, madame, le plus profond respect? Sans vouloir me justifier, sans songer même à obtenir de vous un pardon que je ne mérite pas, laissez-moi vous dire cependant qu'il n'y a pas eu chez moi préméditation...

Il baissa la voix :

— Ce qui m'a fait agir, c'est un sentiment que je n'avais jamais connu. Je l'ai éprouvé la première fois que je vous ai vue. Il restera toujours en moi... Ne m'arrêtez pas, continua-t-il, cet aveu ne me rapproche pas de vous, il m'en éloigne, je le sens; vous pouvez me condamner à ne plus vous revoir, j'accepte votre décision, mais je ne veux pas de votre mépris, quoique je sois un pauvre homme et un grand pécheur...

Madame, encore un mot : je m'attendais à rencontrer ici les Tirotel. Vous voyez bien que je n'ai pas peur d'eux, puisque je suis venu... Je vous demande maintenant la permission de prendre congé de vous; je ne sais si je dois vous dire au revoir ou adieu... Me ferez-vous la grâce de croire à ma sincérité?

Il se leva.

Mme de la Galaisière eut quelques secondes d'hésitation, puis elle lui tendit une main qu'il baisa.

En rentrant le soir, M. de la Galaisière n'était plus le même homme. Joyeux et confiant, il vint embrasser sa femme, que cette expansion surprit. Il lui demanda :

— Le baron est venu?

— Oui.

— Je sais, je sais, vous avez bien fait de le recevoir et moi je ne suis qu'un sot. Est-ce que vous m'en voulez?

Comme elle ne répondait pas :

— Simone, je vous ai blessée, mais pour la dernière fois, je vous le jure. Vous avez cherché, notre cousin me l'a dit, à éloigner le baron et cela pour dissiper des craintes dont vous me voyez honteux. Oui, pardonnez-moi,

car jamais plus le soupçon ne m'effleurera.

— Croyez-vous?

Il la regarda longuement. Elle était changée; ses yeux, hier encore enveloppants et mobiles, étaient voilés; ils avaient une étrange fixité.

M. de la Galaisière s'inquiéta; doucecement, il se rapprocha de sa femme et prit une de ses mains :

— Vous m'avez excusé auprès du baron?

— Oui.

— Me permettez-vous de l'inviter une seconde fois?

— Non.

— Pourquoi, Simone?

— Parce que je ne veux plus revoir cet homme.

— Il vous a manqué?

— Aucunement.

— Alors je ne m'explique plus... Ou

plutôt, si, vous voulez me punir... Vous avez raison.

— Je ne veux pas vous punir.

— Prouvez-le-moi, Simone, en changeant de résolution.

— Je n'en changerai pas.

— Puis-je vous demander pourquoi vous ne voulez plus...

— Revoir le baron? Parce que les seules ombres qui se soient répandues sur notre ménage sont venues de lui.

— C'est une raison et vous me faites sentir à quel point j'ai été coupable en vous suspectant. Je ne vous suspectais pas, allez! J'étais simplement un peu jaloux et maintenant je suis bien malheureux.

Comme elle dégageait sa main :

— Vous ne m'aimez plus...

— Si, mais ne me parlez ni de visites, ni de chasse, ni de rien.

M. de la Galaisière, encore plus affligé que surpris et ne songeant qu'à s'accuser lui-même, ne répondit pas. Il sentit d'ailleurs qu'il s'était produit quelque chose d'irréparable et qu'il fallait plier.

CHAPITRE IX

D'après un historien, les Thiville vinrent d'Écosse en Normandie au temps des Valois. Les Thiville étaient alors de grands marchands de bœufs et d'incomparables dresseurs de chevaux. Ils furent anoblis vers 1570, embrassèrent la Réforme et, par des alliances, revinrent assez vite au catholicisme. Leur domaine du Castel fut érigé sous Louis XIII en baronnie.

Les barons du Castel habitaient une sorte de château-fort qui dominait une vaste contrée. On pouvait s'étonner que Richelieu, dans sa lutte contre la féodalité, n'ait pas fait détruire ce nid d'aigles. Mais les du Castel, officiers généraux,

retenus pendant d'assez longues périodes soit à la cour soit aux armées, le laissèrent tomber en ruines. Il ne resta debout qu'un bâtiment carré, triste et nu, qui contient encore les restes des protestants de la famille.

En 1795, une dame de Thiville fit bâtir, dans le voisinage de l'ancien château fort, un manoir dont le toit pointu s'élevait audessus d'un bouquet d'arbres. Avec ses fenêtres à petits carreaux et à volets verts, avec les dalles du vestibule, les trumeaux du salon, les poutrelles de la salle à manger, cette demeure a conservé le caractère de l'époque.

C'est là que naquit Simone-Caroline-Marie de Thiville du Castel. C'est de là qu'elle partait avec sa mère pour aller suivre les chasses du comte de Gouffern en forêt de Silly. Mais, devenue orpheline, elle quitta le manoir pour aller se

retirer au logis des *Aunes*, auprès d'une grand'tante, Mlle Eudoxie-Ange de la Palu de l'Anglaicherie.

Mlle de la Palu, fille de hobereaux, se croyait positivement de race royale. Assez riche, elle ne quittait pourtant jamais ce logis dont le chevalier d'Orville, en un poème où sont exaltées toutes les vieilles familles de la région, a fait une description agréable :

Dans le creux d'un vallon, tout au bout des herbages,
Sur des pommiers, le vieux logis en colombages
Lève son toit de chaume et se montre à demi.
Dans les fleurs du printemps il a l'air endormi.
Une glycine embaume et couvre la façade.
Des rosiers, des jasmins ornent la palissade.
A quelques pas, du fond d'un verdoyant cuvier,
Une source jaillit et vient jusqu'au vivier,
Impétueuse, claire, abondante, sonore,
Jouer parmi les joncs qu'elle traverse encore.

Au-dessus du larmier constellé d'iris bleus,
Apparait, sous le toit, un visage anguleux
Que les hôtes des murs doivent tous reconnaître,
C'est dans le demi-jour d'une étroite fenêtre,
Immobile, coiffée à la hurluberlu,

Damoiselle Eudoxie-Ange de la Palu.
A quatre-vingt-deux ans elle émerge assez droite
De son corsage en pointe et de sa jupe étroite.
Le chef extravagant, rebelle au capuchon,
Est raide, mais ses mains tremblent dans le manchon,
Cependant qu'avec joie elle écoute sa nièce
Qui lit et par endroits interprète une pièce
Où se joue en des riens l'esprit de Marivaux.
La vieille prend plaisir à ces légers travaux,
Non pas qu'elle aime en soi toute cette folie,
Mais parce qu'en jouant sa nièce est plus jolie.
La voix est naturelle et le geste parfait.
Elle est d'ailleurs vêtue et coiffée à souhait :
Les crêtes de ruban, sur ses cheveux dressées,
Reflètent bien l'esprit aux mobiles pensées ;
Et le point d'Alençon au transparent dessin
Recouvre chastement et la gorge et le sein.

En des cadres, pendant aux panneaux à coquilles,
La tante voit là-haut les mêmes jeunes filles.
Même âge, mêmes traits. Ces divines enfants
Ont des fracs chamarrés et des jupons bouffants
Où viennent se mouler leurs tailles prisonnières.
Elles eurent Thiville et les trois Chauvinières,
Ayant eu pour maris le page et le puceau
Qui, près d'elles tous deux, sont en habit ponceau.

Au logis des *Aunes*, quoique Mlle de la Palu fût octogénaire, on donnait assez souvent la comédie. La vieille demoiselle trouvait sa nièce charmante sous les cos-

tumes du dix-huitième siècle et lorsqu'on jouait en matinée, elle exigeait que Simone s'habillât de bonne heure, afin de pouvoir la contempler en plein air sous les pommiers.

C'est là que le chevalier d'Orville avait, pour la seconde fois, croqué la jeune fille :

Gracieuse, légère et svelte, en jupon court,
Simone de Thiville apparaît dans la cour.
En passant, le zéphir qui gonfle un peu sa jupe,
Fait trembler sur sa tête une petite huppe.
Le corset de basin, inflexible bourreau,
Emprisonne sa taille en un étroit fourreau.
Mais, entre les pommiers, avec sa gorge nue,
Elle apparaît, charmante et blonde, sous la nue.

Présenté par le chevalier, Lucien Tirotel trouva Simone de Thiville extrêmement séduisante ; il fit une cour diplomatique à Mlle de la Palu, qui se mit à l'appeler M. de la Galaisière gros comme le bras. Elle le croyait issu de l'illustre famille de la Galaisière qui sous Louis XIV

et Louis XV avait fourni deux commandants des galères, un maréchal de camp et trois généraux d'armée.

Aussi, quand Lucien Tirotel pria M. d'Orville de faire une demande en mariage, Mlle de la Palu ne fit-elle aucune objection, l'alliance d'un La Galaisière avec une de Thiville lui paraissant bien assortie.

Elle demanda simplement :

— Mon cousin, ces La Galaisière étaient aux croisades?

— Comment donc! ma cousine, comment donc!

Le chevalier s'excusait lui-même de tromper sa vieille parente en songeant que Simone avait tout au plus dix mille livres de rentes, alors que M. Lucien Tirotel en avait au moins cinquante mille. C'était d'ailleurs un jeune homme plein de distinction et fort instruit. Orphelin pardessus le marché. Il venait d'acquérir le

domaine qui lui permettait déjà de signer : Tirotel de la Galaisière, en attendant qu'il signât : La Galaisière tout court. Toutefois, le chevalier crut devoir renseigner sa jeune cousine : Enfin, ma chère enfant, conclut-il, vous vous appellerez Mme de la Galaisière...

Simone répondit : Mais ce sera très bien. Et Lucien Tirotel fut agréé.

Installé provisoirement à la Galaisière et n'ayant fait aucune visite dans le pays, il allait fréquemment au logis des *Aunes*, pour y faire sa cour. Les deux habitations étaient assez éloignées l'une de l'autre; il y avait quinze lieues de perron à perron. Une heure et demie d'auto, car les routes qui conduisaient au logis étaient assez étroites et fort méandriques.

Quinze lieues en une heure et demie... Mlle de la Palu n'en revenait pas.

— Quel train d'enfer! s'écriait-elle,

vous pouvez être assuré que je ne mourrai pas dans cette voiture! Je mourrai dans mon lit.

En effet, elle y mourut subitement, quelque temps avant le mariage, qui se trouva retardé. Simone de Thiville dut retourner au Castel; elle y resta plusieurs mois sous la garde des époux Beaunoyer, vieux serviteurs dévoués. Enfin, M. et Mme d'Orville ayant offert à Paris l'hospitalité à leur jeune parente, c'est à Paris que le mariage eut lieu, sans éclat.

Après leur voyage de noces, les nouveaux époux, attirés tous deux par un mirage de forêt, de campagne et de vie rustique, vinrent s'installer à la Galaisière. Ils n'étaient là qu'à cinquante lieues de Paris. Ils s'organisèrent joyeusement et promptement, firent quelques visites et nouèrent des relations. Ils n'en eurent toutefois de suivies qu'avec leurs cousins

Tirotel, qui s'étaient rendus, par leur complaisance et leurs aptitudes, complètement indispensables, non seulement aux heures d'espérance et de joie, mais encore et surtout dans les jours de tristesse.

Car la tristesse était venue, si étrange et si profonde, que tout, dans la physionomie des êtres et des choses, s'était, comme en un instant, modifié.

L'hiver venait de finir. Depuis trois mois Mme de la Galaisière vivait dans l'isolement, dans le silence de rêveries qui la rendaient comme étrangère à tout ce qui l'entourait.

Désolé de l'avoir suspectée, diminué à ses propres yeux par les manifestations d'une jalousie maladive, son mari n'avait rien tenté pour la distraire. A quoi songeait-elle et à qui? Retirée dans sa chambre, elle y recevait quelquefois M. et

Mme Félix ; elle les remerciait de leur dévouement, de leur vigilance, car ils s'occupaient beaucoup de la maison, qu'ils gouvernaient presque. Au dehors M. de la Galaisière trouvait encore des distractions, mais la jeune femme, retirée chez elle, se dérobait aux visiteurs et même aux services de gens qui l'importunaient.

Elle était, dans chacune de ses longues et malsaines rêveries, en proie à la même obsession. Le Forhu se tenait près d'elle, et d'une voix qui la remuait toute, il disait encore : « Ce qui m'a fait agir, c'est un sentiment que je n'avais jamais connu... Je l'ai éprouvé la première fois que je vous ai vue... Il restera toujours en moi... Cet aveu m'éloigne de vous, je le sens... Vous pouvez me condamner à ne plus vous revoir... »

A présent, quoi qu'elle fît, elle goûtait la douceur abominable de ces paroles.

D'ailleurs, elles s'unissaient dans ses rêves au chant pervers de trompes éloignées, à des galops et à des cris qui s'éteignaient là-bas, tout là-bas...

Elle allait à sa fenêtre, tendait l'oreille et s'étonnait qu'aucune fanfare ne montât dans la nuit. Les souffles du printemps passaient, chargés d'effluves et ce réveil des choses la troublait.

Un matin, l'ayant trouvée changée et comme affaiblie dans sa marche, M. de la Galaisière lui dit :

— Pourquoi ne verriez-vous pas un médecin?

— Comme il vous plaira, répondit-elle.

Le docteur, que les bons Félix avaient indiqué, n'était pas homme à se tromper sur la nature du mal. Il conclut, à part lui, à une affection morale et conseilla le changement d'air et les distractions.

Irritée d'abord à l'idée d'un déplace-

ment, la malade y consentit tout à coup ; un caprice lui vint : celui d'aller vivre seule au Castel où les époux Beaunoyer, qui l'avaient vue naître et qui l'aimaient, seraient pour elle les plus fidèles gardiens du monde. L'idée s'empara d'elle avec une violence qu'elle eut soin de cacher, si bien que M. de la Galaisière, en face d'un désir habilement exprimé, consentit à cette demi-séparation. Il feignit de trouver naturelle cette chose bizarre, afin de donner une marque de confiance à celle qu'il avait cruellement suspectée, croyant aussi par là toucher son cœur. Il y eut, en effet, chez elle, un vague réveil d'affection, un désir sincère d'échapper au mal et cette joie des enfants auxquels on a cédé.

Comme elle n'emmenait personne, l'installation au Castel fut sommaire ; aussi bien, les Beaunoyer tenaient-ils la maison comme au temps où « Mademoiselle »

l'habitait. Ils l'aéraient, la chauffaient, prenaient soin des meubles en s'appliquant à maintenir les choses en place, de sorte que leur maîtresse en arrivant s'imagina que son retour était depuis longtemps pressenti.

Rien n'était changé; dans sa chambre de jeune fille elle retrouvait des bibelots, des images, des livres, des meubles qu'elle avait négligé d'emporter. Pourquoi? Parce qu'elle devait revenir, sans doute. Ils éveillaient tous des souvenirs : le bureau d'acajou dont la double vitre était obscurcie par des feuillages qu'elle avait peints, l'armoire ancienne aux ferrures de cuivre où des piles de linge fleuraient encore la lavande, l'étagère aux tablettes peuplées d'animaux minuscules, de poteries enfantines, l'alcôve aux rideaux blancs et, dans un cadre à gauche du lit, un souvenir de première communion.

Privée de sommeil depuis longtemps, la jeune femme dormit là profondément, protégée par Celui qui, seul, peut enchaîner les fantômes de la nuit.

Le lendemain matin, penchée à sa fenêtre, Mme de la Galaisière suivait au dehors et d'un œil amusé le fourmillement de la basse-cour ; un vol de pigeons vint s'abattre sur le colombier près duquel une servante appelait les coqs et les poules, en leur jetant du grain.

Les coudes posés sur l'appui de la fenêtre, la jeune femme semblait courbée sous la masse de ses cheveux dénoués. Elle les rejeta vivement en se redressant, puis elle se mit en devoir de s'habiller, afin d'aller passer une inspection à laquelle les Beaunoyer tenaient beaucoup. Il fallait que Madame vît tout, de la cave au grenier, du pressoir au four, et même de l'étable à l'écurie. Madame verrait que ni

le poney ni la vache n'avaient maigri.

Jean Beaunoyer, droit comme un I, ne portait guère plus de cinquante ans. Il en avait soixante-huit. Pas une ride, pas un cheveu blanc, les yeux brillants sur un nez calme; c'était l'homme à tout faire, humble et grand à la fois. Rose Beaunoyer, sa femme, plus droite que lui, puisqu'elle portait sa tête un peu rogue à demi renversée, Rose avouait cinquante-cinq ans. Elle avait la bouche et le nez rébarbatifs, l'un se distinguant par des narines un peu déformées, l'autre par une contorsion de la lèvre inférieure.

C'étaient les plus honnêtes gens de la terre, au service des du Castel depuis trente-cinq ans. Gardiens, régisseurs, presque les maîtres d'un domaine souvent abandonné, les Beaunoyer ne s'étaient pas enrichis. On ne leur connaissait guère au soleil que douze cents francs de rentes

personnelles. Le monde s'en étonnait, quoique ce fût d'un grand exemple pour le monde.

Ils adoraient leur petite maîtresse. Privés d'enfants, les vieux serviteurs s'étaient d'autant plus attachés à l'orpheline. Elle les aimait aussi tendrement. Servitude et maîtrise du bon temps.

Suivie des vieux serviteurs qui se rengorgeaient, la jeune maîtresse passa donc tout en revue dans le manoir. Elle s'extasiait, car non seulement tout brillait et reluisait, mais elle remarquait le soin qu'on avait pris de ne rien changer à l'ordre ancien adopté par Mademoiselle.

Pendant que Jean présentait le poney dans la cour, sa femme revint à la cuisine.

A l'heure du déjeuner, Beaunoyer se transforma en maître d'hôtel et Rose, qui connaissait les goûts de sa maîtresse, réa-

lisa des merveilles avec des choses très simples. Madame fit honneur aux plats de la cuisinière.

— Madame en a repris, disait Beaunoyer, chaque fois qu'il rentrait dans la cuisine ; elle est revenue trois fois au second plat, nous la guérirons, avec cette bonne cuisine, et des promenades en voiture dans l'après-midi. Tiens, au fait, il faut que je lui demande...

— Si Madame désirait du vin?

— Mais, oui, Jean. Choisissez-le vous-même.

Il apporta du Haut-Brion qu'il avait mis en bouteilles dans le mois où Mademoiselle était née; il y avait de cela vingt-deux ans. C'était le vin que préférait M. le baron.

— Goûtez-y, Jean.

— Oh! Madame...

— Vous allez me dire s'il s'est maintenu.

— Il n'a pas bougé, déclarait le maître d'hôtel dont la langue claquait.

Il remplit le verre de sa maîtresse. Elle fit :

— C'est bien. Vous viderez la bouteille avec Rose.

Le soleil d'avril entrait dans la salle à manger par la fenêtre ouverte. A vingt pas du manoir, sous les ormeaux qui bordaient le chemin, une voiture passa lentement; l'homme qui conduisait regarda du côté du logis avec une certaine indiscrétion; il put distinguer Mme de la Galaisière qui tressaillit en l'apercevant, car cette figure glabre et rasée lui rappela celle d'un domestique entrevu dans les chasses.

Jean Beaunoyer gronda :

— Madame ne peut pas empêcher les étrangers de passer devant la porte, puisque le chemin est communal; c'est un « chemin dû » que Madame devrait bien

acheter, il suffirait pour cela d'acquérir deux herbages qui sont enfermés dans les vôtres.

— Seulement deux herbages?

— Rien que cela; pour une vingtaine de mille francs, Madame en serait quitte et nous ne verrions plus alors tant de curieux et d'importuns passer à dix mètres de la maison.

— C'est une idée; j'en parlerai à M. de la Galaisière. Connaissez-vous l'homme qui vient de passer en voiture?

— Pas du tout. C'est peut-être un valet d'écurie du château des Carneilles que Madame peut voir de sa chambre, depuis que les haies du Haut-Clossont coupées.

La conversation en resta là.

Un après-midi, Jean conduisit sa maîtresse à la ferme du Donjon, séparée par une grande plaine du château fort que les

barons du Castel avaient laissé s'écrouler. A la ferme du Donjon, dans la grande cuisine aux poutres noircies, Mme de la Galaisière trouva sa camarade de première communion, Blanche Lepôle, la fille du fermier. Elles s'embrassèrent. Mme Lepôle arriva, grassouillette et maniérée. C'était une femme romanesque; elle pria Madame de bien vouloir entrer dans la « salle » . C'est là qu'en un placard vitré voisinaient Zénaïde Fleuriot et Raoul de Navery, avec toute sorte de bons auteurs moins connus.

Appelé par un gâs qui criait de toutes ses forces : « M'sieu Isidore! M'sieu Isidore! » le fermier vint aussi.

Isidore Lepôle se présenta, la casquette à la main, le rire aux lèvres. Jeune encore, bien découplé sous sa blouse et très à l'aise, il serra la main de la châtelaine et s'informa de M. de la Galaisière, tout

cela dans la manière sobre et polie d'un homme émancipé, car il avait quelque orgueil et des lettres.

Il fit en s'asseyant :

— Nous avons, madame, lu votre nom cette année...

— Où cela?

— Dans le *Réveil du pays d'Ouche*.

— A propos de quoi?

— A propos des chasses. Le journal envoie un rédacteur à toutes les chasses.

— Ah!

— Oui. Je ne suis pas curieux, continua Lepôle, mais j'aurais voulu voir le baron Le Forhu quand il a servi ce dix-cors au haut des rochers. Ça devait être beau.

— Vous avez lu cela?

— Dans mon journal, répondit Lepôle, avec beaucoup de simplicité.

Il ajouta :

— On nous a même dit qu'il était dans le pays.

— Le baron?

— Oui, madame.

— Dans le pays...

— Chez son ami le comte de Bienval, au château des Carneilles, pas loin de chez vous. Je l'ai appris tout à fait par hasard.

Mme de la Galaisière essaya de cacher son trouble en parlant d'autre chose, puis elle se leva :

— Je suis très pressée, fit-elle, est-ce que ma voiture est là?

— Oui, madame, devant la porte.

La châtelaine sortit en coup de vent et sauta dans la voiture où Jean Beaunoyer se tenait droit comme un cierge.

Mme de la Galaisière eut un geste d'adieu pour les fermiers et dit à son cocher :

— Allez!

Les Lepôle, debout sur le seuil, répon-

dirent par un triple salut et rentrèrent chez eux, assez étonnés de ce brusque départ.

Rentrée au Castel, Mme de la Galaisière monta dans sa chambre où Rose Beaunoyer vint lui remettre une dépêche. C'était M. de la Galaisière qui s'annonçait pour le surlendemain.

— Pas de réponse?

— Non, ma bonne Rose... D'ailleurs, je suis souffrante et je ne descendrai pas pour le dîner. Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai.

Puis, d'une voix qui tremblait :

— Vous n'avez vu personne?

— J'ai vu passer deux cavaliers.

— Quand cela?

— Madame venait de partir.

— Se sont-ils arrêtés?

— Non, mais le plus grand a longuement regardé par ici. J'ai cru qu'ils ve-

naient pour une visite et je regrettais que Madame fût sortie.

— Je ne suis que de passage ici, murmura Mme de la Galaisière, si l'on vient me demander, je n'y suis pour personne.

— Bien, madame.

Rose descendit l'escalier, pendant que sa maîtresse, bouleversée par tout ce qu'elle venait d'apprendre, se laissait tomber dans un fauteuil.

Le baron... Il était donc là, tout près d'elle, si près qu'elle pouvait distinguer le château des Carneilles sur le coteau voisin... Il était venu sachant qu'elle s'était réfugiée en cette maison..

Qui le lui avait dit? Ne s'était-il caché depuis des mois que pour mieux l'épier? Ne rôdait-il pas dans la futaie de la Galaisière aux heures nocturnes, quand elle ouvrait doucement la fenêtre? Avait-il

pressenti, deviné, suivi le combat qui se livrait en elle?... Sachant qu'elle était seule ici, comment pouvait-il supposer qu'elle le reçût jamais?...

Il l'aimait, il la poursuivait jusque dans cette maison, refuge sacré, plein de souvenirs qui devaient effacer le sien, car elle avait rêvé d'y vivre en l'oubliant, petit à petit; rêvé d'y amener son mari, d'y recevoir les bons Félix et leurs neveux, d'y mener une existence nouvelle.

C'est pour cela qu'elle était venue, c'est cela qu'elle voulait faire. En aurait-elle la force? Non, sans doute, puisque la poursuite de cet homme lui causait tant d'émotion, puisqu'elle en demeurait, au fond d'elle-même, flattée et comme touchée, à la minute où son honnêteté faiblissait.

Quoi faire en cette angoisse?... Tout à coup, elle eut un élan religieux, elle tourna sa pensée vers le Christ, mais rien dans sa

chambre de jeune fille qui rappelât le Sauveur, pas un crucifix, pas même une petite croix, aucune image, sauf cette image de première communion suspendue dans l'alcôve.

Elle alla se jeter au pied de son lit, pria pendant quelques instants, puis elle revit sa mère au temps de cette première communion et son père incroyant, mais doucement impressionné, tous deux préoccupés et fiers de leur fille, de leur petite fille... En songeant à eux, elle étouffait des cris et, de ses yeux longtemps secs, jaillirent des larmes brûlantes.

Pauvre Simone! Elle en appelait maintenant à Celui qu'elle avait oublié, au Jésus des petits enfants, à l'ami des pécheresses, au Dieu de l'Eucharistie, au Christ flagellé, souffleté, traînant sa croix.. Pourquoi les siens, depuis si longtemps, l'avaient-ils aussi méconnu? Tous l'avaient

écarté de leur vie élégante et frivole, quelques-uns furent de ces tièdes qu'il vomira, les autres n'en parlaient pas ou n'y croyaient plus.

Tant de fois évoqués devant elle, ceux de sa maison, beaux, orgueilleux et braves, n'avaient songé qu'à la gloire et qu'aux plaisirs. De tous ces morts il ne lui venait donc aucun secours. Et des vivants? Rien non plus du côté religieux. Ni son mari ni les Félix n'avaient une foi bien vive. Ils respectaient la religion, et seule Mme Félix pratiquait, sans effusion.

A qui donc se confier humainement?

Son curé, quoique pieux, ne l'attirait pas. C'était un paysan gauche et timide; il avait peuplé son église de statues lamentables et comme les plus grandes choses se subordonnent parfois à de petits détails, comme le tragique et le comique se mêlent souvent dans la vie, elle ne pouvait par-

donner à ce prêtre, même en ses heures d'accablement, d'avoir mis sur un socle, au-dessus du banc seigneurial, un saint Hubert botté comme Charles XII et coiffé comme Henri IV.

Cependant, elle ne songeait guère à tout cela, dans ce grand chagrin qui l'avait agenouillée, mais elle sentait qu'ayant un mari, des amis fidèles, de vieux serviteurs, elle n'avait pas un guide. Elle ne possédait rien dans l'ordre spirituel, pas même un livre, la bibliothèque du manoir n'en contenant guère que de mauvais.

Naturellement dévouée et fidèle, mais effroyablement tentée, elle s'étonnait d'une telle épreuve. Par quels chemins Dieu la menait-il?

Elle était pourtant plus réservée dans son langage et plus délicate en pensée que beaucoup d'autres. Pliée aux marivaudages de sa vieille folle de tante, pour

laquelle toute comédie était un prétexte à menus ajustements et vaines parures, elle demeurait simple au fond et très droite et toute vibrante au son des bonnes paroles, au choc des belles idées.

Avant son mariage, dans la petite église du village un soir de mission, le prédicateur avait fait une longue citation de Lacordaire :

« Sois chaste, conserve dans une chair fragile l'honneur de ton âme; sois chaste pour aimer longtemps et pour être aimé toujours. Il y a au monde, entre ta mère et ta sœur, entre tes aïeux et la postérité, une frêle et douce créature qui t'est destinée par Dieu. Cachée à tous les regards, elle nourrit en silence la fidélité qu'elle te promettra, elle vit déjà pour toi, qu'elle ignore, elle immole ses penchants, elle se reproche tout ce qui pourrait déplaire un jour à tes moindres désirs. Ah!

garde-lui ton cœur comme elle te garde le sien; ne lui apporte pas des ruines en échange de sa jeunesse; et puisqu'elle se sacrifie pour toi par un amour anticipé, fais à ce même amour, dans les replis de tes passions, un juste et sanglant sacrifice. »

Ces sublimes paroles avaient retenti sur son âme et sur son cœur, mais les échos s'en étaient affaiblis dans les bruits du monde.

Il ne suffit pas que de hautes pensées correspondent passagèrement à ce qu'il y a de généreux en nous, il faut les retenir afin qu'elles s'épanouissent dans notre vie comme des fleurs, sous la grâce de Dieu.

CHAPITRE X

Cette nuit d'avril était douce; la lune éclairait le fond d'une vallée où les têtards de saules et d'ormeaux confondaient leurs chevelures immobiles.

Sur le coteau voisin le château des Carneilles, autrefois masqué par des haies, montrait son aile droite dont la lune éclairait les briques neuves et les pierres d'angle.

Entre le manoir du Castel et ce château des Carneilles, si longtemps caché, le voisinage semblait immédiat. Le Castel avec son toit aigu, ses fenêtres à petits carreaux, ses balcons de fer forgé, ses volets verts, avait une autre figure que le château prétentieux et banal, qu'aucun massif ne

protégeait. Au-dessus de l'immense prairie qui confinait à son aile droite, il apparaissait nu, sans caractère et sans style ; mais les bœufs, couchés en rond au haut de l'herbage, se détachaient pittoresquement sous la lune, non loin d'une haie feuillue qui s'allongeait du nord au sud comme un trait noir.

De loin en loin, dans le silence, un aboi prolongé de chien captif, un roulement de voiture, un cri d'oiseau nocturne.

Entre les ormes et les saules, au creux du vallon, une rivière étincelait. Plus haut des reflets dénonçaient l'ardoise d'une bouverie et les chaumes blafards d'un pauvre hameau blotti sous un bois.

Mme de la Galaisière, accoudée encore à son étroit balcon, à peine révélée par une faible lampe, rêvait devant ce paysage ; la bouverie, le château, les masures, tout semblait endormi ; mais juste en face de

la sienne, une fenêtre s'ouvrit, une lumière brilla sur une grande ombre qui maintenant se penchait dans le vide…

Le Forhu !… Si c'était lui…

Effrayée, la jeune femme éteignit la lampe, recula dans l'obscurité de sa chambre, puis, à tâtons, elle revint accrocher les volets et s'enferma.

Elle eut un mauvais sommeil ; un rêve confus d'abord, puis plus précis, plus agité, car les fantômes l'avaient ressaisie ; elle galopait avec eux dans une forêt, à la poursuite d'un cerf fantastique dont la ramure se détachait sur un ciel rouge… Elle entendait une voix qui l'appelait ; c'était la voix d'un cavalier dont elle aimait le rire et les yeux… Puis le décor changeait : le cavalier doucement se rapprochait d'elle et doucement leurs chevaux traversaient une lande et pendant que la nuit tombait sur les bois, un chant s'élevait au

loin, mélancolique, troublant, douloureux...

Y'aurait pas de violettes
Sans le printemps,
Ni d'amours, ma brunette,
Sans les amants.

« C'est un chœur de paysans, disait quelqu'un... » Mais la voix n'avait plus le même son, elle résonnait dans une salle et, par la fenêtre ouverte, l'homme désignait une futaie dont les arbres montaient comme de minces colonnes vers le ciel... « Tout cela est à moi, tout ici est à moi, répétait l'homme en la regardant... Écoute, lui disait-il, écoute une chanson ancestrale... La reconnais-tu? Les nôtres l'ont tant de fois chantée, ici même, à cette table où le hasard nous a réunis... Ah! je t'ai longtemps désirée... » Tout au fond du cauchemar la scène changeait : elle voyait subitement luire la lame d'un

couteau qui s'enfonçait dans les poils d'un fauve... le sang giclait...

Elle se réveilla... Où donc était-elle? Vainement, elle cherchait, de ses yeux grands ouverts, quelque chose qui la renseignât. Il n'y avait sur elle qu'une ombre épaisse, autour d'elle qu'un grand silence ponctué par les battements de son cœur.

Quand elle se rendit compte, elle poussa un soupir et murmura :

— Mon Dieu, ne m'abandonnez pas...

Le surlendemain, M. de la Galaisière en arrivant au Castel fut surpris de trouver les volets fermés.

Beaunoyer lui dit que depuis deux jours Madame avait donné l'ordre qu'on n'ouvrît rien, afin sans doute que la mai-

son eût l'air d'être inhabitée, Madame ne voulant recevoir personne.

Le domestique ajouta :

— Madame est dans sa chambre avec Rose, qui lui tient compagnie, en attendant que Monsieur emmène Madame, car elle veut nous quitter. Cela nous fait bien de la peine. Si l'on pouvait obtenir que Madame changeât d'idée... Elle était si bien dans les premiers jours.

La Galaisière monta vivement l'escalier, une porte s'ouvrit et quand la jeune femme aperçut son mari :

— Vous allez m'emmener.

Interdit, La Galaisière hésita, puis, dans un frémissement d'inquiétude, il vint saisir les mains que sa femme lui tendait :

— Qu'est-ce que vous avez?

— Je vous aime, dit-elle.

— Vous voulez partir?

— Tout de suite.

— Moi qui comptais rester ici quelques jours avec vous... Simone, n'est-ce pas vous qui me l'avez demandé dans une lettre?

— Je ne veux plus, je ne peux plus.

— Comme vos mains sont brûlantes!

— Oui, j'ai la fièvre. Emmenez-moi.

Rose aida sa maîtresse à descendre. Beaunoyer se tenait en bas, à la portière de l'automobile. Les vieux serviteurs pleuraient. Tout à coup, leur maîtresse jeta un cri en les attirant contre elle... Ce fut tout. La voiture démarra.

Quelques minutes plus tard, les Beaunoyer, penchés tous les deux à la fenêtre de la chambre que Madame avait quittée, attendaient que l'automobile reparût au haut des champs, sur la route des Carneilles. La route, en face du château se déployait en une courbe légère. C'est là

que, déjà lointaine et diminuée, l'auto passa comme une flèche.

Quoique de nouveaux soupçons l'eussent effleuré, M. de la Galaisière ne voulut point y arrêter son esprit. Ayant l'intuition du drame, il en souffrit doublement, car il se sentait responsable et définitivement amoindri aux yeux de celle qu'il adorait. La confiance et la bonté pouvaient seules réparer le mal et fermer la blessure, avec le temps.

Cependant la malade, car c'en était une, semblait touchée des attentions que son mari lui prodiguait. Elle accepta, sur sa demande, que Mme Félix vînt s'installer au manoir. C'était une protection de plus ; ce furent des soins nouveaux.

Et quels soins ! Tout ce qu'une habileté particulière et beaucoup de dévouement

peuvent réaliser de mieux. Fleurs variées de l'affection et de l'imagination féminines.

A la Galaisière tous les cœurs s'ouvraient à l'espérance, la malade ayant dit à sa gouvernante :

— Je suis mieux. Comment ferais-je maintenant pour me passer de vous? Si nous faisions quelques promenades?

Elle revit la hêtraie en compagnie de sa gardienne. Mme Félix avait l'âme d'une chasseresse ; elle portait en bandoulière un fusil, sous le prétexte d'effrayer les vagabonds, en réalité pour épauler à tout instant quand des oiseaux passaient à portée ou lorsqu'un lapin déboulait d'une touffe d'herbe ou d'un lit de feuilles.

Dans les après-midi la chaleur était agréable sous ces hêtres dont les souffles de mai berçaient les hautes cimes. Mme de la Galaisière examinait curieusement les

formes étranges de ces arbres qu'elle n'avait jamais vus qu'en masse et dont pas un ne se ressemblait. Ils allongeaient leurs griffes dans une terre que des quartiers de roches perçaient, tels des os anguleux. Des fûts lisses et jumeaux s'élevaient ensemble à hauteur d'homme et là, brusquement désunis, formaient des coupes renversées où l'eau du ciel séjournait. Quelques-uns se rejoignaient très haut, l'un contre l'autre aplatis. D'autres, à peine bons pour la hache et forés par les pics verts, montraient des couches de sève boursouflée et tendue au bord de trous béants. Certains demeuraient penchés sous une mousse abondante, alors que d'autres s'élançaient. droits et nus dans leur écorce tachetée. Partout les branchages réalisaient des formes étranges et multipliaient les chimères. Au bout de la ligne centrale et cachant le manoir à demi,

des rameaux s'entrelaçaient dans une ogive donnant l'illusion d'un vitrail. Du côté des bois, c'était une arche immense.

La châtelaine explorait son domaine, elle le découvrait dans la splendeur des beaux jours, en compagnie d'une femme plus guerrière que poétique, mais trop fine pour ne pas s'extasier à propos. D'ailleurs, Mme Félix, à la vue d'un gibier, faisait de tels simulacres, que Mme de la Galaisière finissait elle-même par tressaillir au déboulé d'un lièvre, comme au bruyant départ d'un couple de perdrix dans les champs.

Avec ces distractions et la puissance de la jeunesse, la malade revenait à la vie et ces promenades lui redonnant visiblement des forces, M. de la Galaisière et M. Félix les conseillaient.

Les deux femmes peu à peu finirent par s'aventurer ; un jour, elles traversèrent la campagne, un autre, elles montèrent

jusqu'à la forêt, mais là, prise de peur, Mme de la Galaisière rebroussa chemin et voulut revenir en hâte...

Mme Félix ne s'en émut pas autrement et quelque temps après, comme une occupation la retenait à la Galaisière, elle laissa la châtelaine partir seule.

C'était au commencement de juin, le plus beau des mois dans ce pays de végétation tardive. A travers le bocage dont les haies se confondent, sur les massifs des bois et des parcs, les feuillages aux teintes foncées déploient leurs nappes, vastes et profondes. Dans les prairies constellées de renoncules et dans les champs reverdis les pommiers sont en fleurs... On voit leur rire au flanc des coteaux.

Un chemin sauvage relie aux grands bois la futaie de la Galaisière; ce chemin contourne un vallon où s'ébat un ruisseau capricieux ayant sur ses bords une haie

double. L'eau saute par endroits et déborde ; elle s'étale dans le chemin, forme de petits gués, retourne à son lit pour s'éparpiller de nouveau dans la prairie où des rigoles la reçoivent. Chaque rigole, sous le soleil, a l'air d'un serpent liquide aux écailles lumineuses.

Avant de s'engager dans le chemin, Mme de la Galaisière vit qu'à deux cents pas d'elle, au bas du coteau, des moutons paissaient un guéret. Elle distingua le berger, accroupi près de ses chiens à l'ombre d'un buisson. Sur le versant opposé, plus près d'elle encore, un semeur jetait des poignées de grain dans une terre fraîchement labourée.

Au lieu de profiter d'un petit pont de bois, élevé sur le torrent, la jeune femme, audacieuse et amusée, franchit le gué sonore en sautillant sur des pierres plates. Elle y mouilla ses bottines.

En s'enfonçant dans le chemin, dont les talus augmentaient l'ombre, la châtelaine jouissait de l'heure et goûtait son isolement. Elle grimpa jusqu'à des racines de vieux frênes qui formaient, en s'entrelaçant, comme un siège à fleur de sol. Après avoir piqué son ombrelle en terre, elle s'assit. Trouant le feuillage à cet endroit, le soleil laissait tomber sur les cheveux de la jeune femme une large goutte d'or. Sans cette auréole, Mme de la Galaisière eût été complètement cachée. Elle s'étendit un peu en s'appuyant sur un coude et, de profil maintenant, la goutte de soleil révélait un délicieux visage.

En bas, le ruisseau babillait; du fond de la haie double montait son bruit frais. Il l'empêchait d'entendre des pas sur le gravier du chemin; quand ils se firent plus distincts, Mme de la Galaisière bondit; mais, dans la direction qu'elle voulait

prendre afin de s'échapper, un homme était là, qui lui barrait le passage. Elle le distinguait à peine.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

— Celui qui vous aime.

. . . .

M. de la Galaisière à M. Félix Tirotel.

« Mon cher Cousin,

« Vous avez eu raison d'éveiller nos curiosités sur ces pays du Nord que nous venons de parcourir; ils sont beaux, quoiqu'un peu tristes. Beaucoup de brume dans ces paysages, et dans l'esprit de ma femme toujours beaucoup de tristesse. Nous avons vu les lacs de la Suède et ces fiords de Norvège d'où les Normands sont partis pour conquérir la Neustrie. L'esprit d'aventure n'est plus en nous; les paque-

bots ont remplacé les barques de cuir; c'est un paquebot qui nous a transportés loin de la Scandinavie héroïque.

« Et nous voilà en Écosse, dans les Hautes-Terres. C'est de là qu'au quinzième siècle, peut-être avant, les ancêtres de ma femme sont partis. Il me semblait, comme à vous, qu'un tel souvenir dût émouvoir Mme de la Galaisière, mais c'est une déracinée. Son âme est ailleurs.

« Elle est à Pont-Renaud, d'où lui viennent vos lettres, si affectueuses, et les billets trop courts de notre cousine Félix.

« Nous sommes au bord d'un lac, dans une maison rustique entourée d'un bouquet de pins; devant nous des roches abruptes; le soir, sous nos fenêtres, des bandes de canards sauvages viennent s'ébattre dans l'eau. Si notre cousine Félix pouvait les voir comme nous, elle serait bien tentée. Elle épaulerait. Mais elle n'a

jamais quitté son village, et les Hautes-Terres doivent être pour elle au bout du monde; je n'oserais donc pas lui demander de venir nous voir et cependant...

« Jusqu'ici vous n'avez reçu que de bonnes nouvelles, j'ai voulu rester optimiste dans les bulletins qui concernaient la santé de Simone; il faut en rabattre. Visiblement, la santé de ma femme s'altère et la mélancolie augmente. Je suis inquiet. Plusieurs fois j'ai parlé d'un retour au pays, de l'intérêt que nous aurions à rentrer chez nous; je me suis permis de dire que nous abusions de votre complaisance. Tout cela est resté sans réponse. Pourquoi s'obstine-t-elle? Au fond, l'Écosse ne nous dit rien et nous sommes des exilés.

« Dans votre dernière lettre, vous m'annonciez, mon cher cousin, que la Closerie était à vendre et vous me demandiez si je

ne voyais pas d'inconvénient à ce que l'un de vos neveux en devînt acquéreur. Bien au contraire, mais pourquoi la Closerie est-elle à vendre? Avons-nous encore quelque chose à redouter par là?...

« Aujourd'hui, mes idées prennent la couleur du temps : elles sont noires. La pluie qui tombe obscurcit tout. J'ai vainement essayé de distraire Simone; ni la conversation ni la lecture ne l'ont intéressée; elle me l'a dit, en souriant, mais chaque fois qu'elle me sourit, elle fait un effort. Elle est toujours absente. Elle rêve, elle souffre, elle s'isole. Comment tout cela finira-t-il?

« Je m'arrête, car je vais bien vous attrister.

« Veuillez croire tous les deux à ma vive reconnaissance et à ma profonde affection.

« LUCIEN. »

— Si vous êtes alarmés, ayez la bonté de n'en faire rien paraître dans vos réponses.

M. Félix Tirotel à M. de la Galaisière.

« MON CHER COUSIN,

« Nous n'avons que de bonnes nouvelles à vous envoyer. La pluie tombe ici, comme en Écosse, mais elle rafraîchit les herbages et vos derniers bœufs vont avoir d'abondants regains. Ma femme a fait hier une belle cueillette de ces champignons roses que Mme Lucien aime tant. Que n'êtes-vous là tous les deux pour les manger ! Il ne faudrait pas nous mettre au défi de vous en porter là-bas : nous partirions tout de suite ! Ma femme, qui n'a jamais quitté son village, est pourtant une aventurière et l'idée d'aller tirer des oiseaux

de mer sous vos fenêtres l'a séduite. Je vois que ça lui trotte dans la tête.

« Nous pourrions d'ailleurs nous absenter sans inconvénient. Si nous sommes les premiers de vos serviteurs, les autres accomplissent leur tâche en conscience et tout va bien. C'est ainsi que les choses marchaient quand vous étiez là ; depuis votre départ, aussi bien au dehors que dans l'intérieur de la maison, vos gens nous ont donné de leur dévouement et de leur affection pour leurs maîtres, des preuves qui nous ont touchés.

« Quant à la Closerie, voici : le baron, complètement ruiné, a mis son château et ses biens en vente. La mise à prix est de 150 000 francs et le notaire de Pont-Renaud a pouvoir de vendre. Il serait plus juste de dire qu'il avait, car au reçu de votre lettre je suis allé le trouver et l'affaire est conclue. Mon neveu est acqué-

reur. Il lui manquait une trentaine de mille francs ; je les lui ai prêtés. Le voilà donc devenu votre voisin ; il en est ravi, comme ses frères, du reste.

« Il ne manquerait donc rien à notre bonheur si vous étiez là, si vous nous écriviez que notre chère cousine va mieux et que vous allez bientôt revenir.

« Si vous tardez, gare aux visiteurs ! Les Highlands nous intéressent, ma femme à cause des oiseaux de mer, et moi parce qu'ils furent le berceau de la famille de Thiville.

« Dois-je vous dire à bientôt ?

« Veuillez, mon cher cousin, me mettre aux pieds de Mme de la Galaisière et permettez-moi de vous embrasser pendant que ma femme embrasse la vôtre.

« Félix. »

M. de la Galaisière à M. Félix.

« Mon cher Cousin,

« Venez, venez tous les deux. Votre bonne lettre n'a pas fait naître en nous le désir de vous revoir, mais elle l'a augmenté. Ma femme ne parle plus que de cela, non seulement à moi, mais encore au vieux prêtre qui l'a confessée.

« Il y a dans notre voisinage une bourgade catholique. Simone a communié ce matin ; elle est calme et son sourire n'est plus contraint. Est-ce qu'il y aurait, comme on le dit, des guérisons de l'ordre spirituel ?

« Je n'ose, pour ma part, demander rien à Dieu. Je l'ai oublié dans la joie et ne me suis rapproché de lui que dans la peine.

« Pourtant, lorsque je vois ma pauvre

femme si pâle, si faible, si amaigrie, je ne peux m'empêcher de dire : Mon Dieu! Mon Dieu!... C'est le cri qui monte de toutes les détresses.

« Il y a des moments où je me demande si vous retrouverez Simone vivante; elle reste quelquefois pendant des heures silencieuse et comme prostrée, elle ne se lève plus, elle prie dans son lit et quand le chapelet glisse de ses mains, elle me dit : Lisez-moi quelques-unes de leurs lettres.

« Vos lettres lui rappellent ce coin de terre où nous avons vécu si heureux; elles font revivre, aussi bien pour moi que pour elle, notre Galaisière. La maison, le parc, les champs, les prairies, les chemins et les fermes, tout nous apparaît. Et votre maison de Pont-Renaud qu'elle comparait à une abbatiale, où, pour la première fois, il n'y a pas si longtemps, nous déjeunâmes si bien, où Simone chanta...

« Qu'ai-je donc à évoquer tout cela? N'avons-nous plus que des souvenirs et la vie ancienne est-elle effacée à jamais? Je vous entends me répondre : Il faut espérer, vous êtes jeunes.

« Espérer... Enfin, bientôt vous serez là, vous, les incomparables soutiens et les chers amis... »

« Votre LUCIEN. »

. . . .

En apercevant Mme de la Galaisière, les bons Félix éprouvèrent une émotion qu'ils eurent beaucoup de mal à maîtriser. Toute la vie de la malade s'était réfugiée dans ses yeux ; le regard seul, mais avec plus d'intensité, leur rappelait celle qu'ils avaient connue vive et forte ; elle était maintenant plus blanche que ses draps et tellement amaigrie qu'il ne restait des traits anciens presque plus rien chez elle.

Ils s'approchèrent doucement du lit.

— Que vous êtes bons d'être venus, murmura la pauvre femme; depuis que vous êtes partis je comptais les jours, puis les heures... Asseyez-vous là, près de moi.

Elle les regardait.

Ils la trouvaient si fragile, si près de la mort, qu'ils n'osaient ni l'un ni l'autre prendre la main décharnée qu'elle avançait. M. de la Galaisière appela M. Félix et les deux femmes restèrent seules.

— Je voulais vous parler, dit la malade, en se tournant du côté de Mme Félix.

Elle prit une enveloppe sous son oreiller :

— Mes volontés sont là, les dernières, écrites de ma main. Vous emporterez cette enveloppe comme vous m'emporterez moi-même, car il me reste peu de temps à vivre.

Je veux reposer dans le cimetière de Pont-Renaud... Ne pleurez pas, je suis tranquille et presque heureuse de mourir... J'ai reçu l'Extrême-Onction, et la paix qui me fuyait, je l'ai maintenant. Je ne songe plus qu'à mon mari, qui m'a aimée et qui a souffert. Restez tous les deux avec lui, pour le consoler. Il vous aime autant que moi. Je n'ai vécu jusqu'à votre arrivée que par un effort de volonté, que par la grâce de Dieu...

Fermant les yeux, elle se tut, comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire.

Son visage, aminci et retiré, prit une expression sereine.

A la porte de la chambre, au moment d'entrer, les deux hommes s'arrêtèrent, étonnés de ne plus voir bouger la malade. Mme Félix leur fit signe qu'elle dormait.

Elle dormit jusqu'au soir, mais la nuit

fut agitée. A l'aube, elle demanda son mari.

M. de la Galaisière vint et Mme Félix se retira.

— Approchez-vous, Lucien... plus près, ajouta-t-elle en lui passant un bras autour du cou.

Maintenant, elle lui parlait à voix basse. De loin en loin, le malheureux poussait un cri rauque. Il cherchait à se dégager, pour mieux voir cette moribonde; elle le retenait. A la fin, elle voulut le saisir avec ses deux bras, qui retombèrent.

Et c'est en disant : Je t'aime, je t'aime, qu'elle expira.

ÉPILOGUE

Près d'un quart de siècle a passé sur ce drame. M. de la Galaisière et les Beaunoyer sont morts depuis longtemps.

Le baron Le Forhu, même avant que sa terre fût vendue, avait quitté le pays. On ne l'a jamais revu.

L'aîné des Tirotel habite la Galaisière, un autre le Castel, un troisième le logis de Mlle de la Palu. Tous les quatre, à part égale, ont hérité, M. de la Galaisière ayant joint des legs personnels à ceux de sa femme.

Le logis de Mlle de la Palu garde Cyprien, l'archéologue, le seul des Tirotel qui ne soit pas marié. Les autres ont

ajouté, par de nombreux enfants, une grande puissance familiale aux forces du pays.

M. et Mme Félix vivent encore ; ils sont toujours accueillants et pleins de bonne grâce, quoique au fond repliés sur eux-mêmes. Ils ont seuls connu le drame et n'en parlent jamais qu'entre eux.

Le chemin qu'ils parcourent le plus souvent est celui du cimetière. Au mois de novembre surtout, vers la fin du jour, ils vont, lents et courbés, à travers les tombes, retrouver celle de Simone et de Lucien, leurs enfants adoptifs.

Novembre est le mois du souvenir et du deuil. Autour du champ, les haies frémissent, les pommiers noirs lèvent leurs troncs nus et leurs branches suppliciées.

Le mois du souvenir ! Et pourtant, dans le cimetière, çà et là, des croix penchées, des tombes incultes, des dalles où les noms

s'effacent, des touffes de buis sur des tertres abandonnés, — tous les signes de l'oubli.

Par-dessus les murs, plus loin que les haies, une campagne s'étend ; elle monte et s'en va finir à l'horizon qu'elle prend tout entier dans sa grande courbe. Un orme isolé s'y détache au crépuscule comme un haut cyprès.

Et parmi les morts, les bons Félix à genoux restent en prière sous le vent ou la brume, à moins que, venant subitement de la forêt voisine, des fanfares et des aboiements ne les fassent tressaillir et se relever.

Alors, ils se rapprochent l'un de l'autre, ils écoutent... Est-ce l'Hallali par terre ou la Curée ou, dominant les abois, sont-ce les plaintes des Adieux? Qu'importe! La Chasse est revenue, elle emplit les bois de ses accords funèbres,

pendant que les vieux époux songent à ceux qui partaient jadis, ardents et beaux, pour la chasse, pour l'aventure qui devait finir là, douloureusement, sous une croix.

LE GENDARME DU ROY

LE GENDARME DU ROY

« Versailles, ce 13 novembre 1760.

« J'espère, mon gros papa, que vous
« voudrez bien faire remettre à Mme du
« Motey quatre lettres qui sont dans un
« paquet que j'ay l'honneur de vous
« adresser; il y en a une pour M. du Val-
« Martel, une autre pour M. le chevalier
« d'Orgères, que je vous prie de luy faire
« tenir. Je ferai partir, la semaine pro-
« chaine, les cafetières de Mme du Val-
« Martel, je vous prie de le luy dire. Je
« n'ay rien à vous marquer de la Cour,
« on ne dit rien du tout icy. Le duc de
« Bourgogne est toujours bien mal, on
« commence à ne le compter plus à rien.

« Adieu, gros papa, jusqu'au 25 du
« présent mois, où j'espère être rendu
« chez moi, temps auquel je me flatte
« avoir le plaisir de vous embrasser et
« vous asseurer de vive voix, etc.

« La Motellerie. »

Cette missive était adressée par messire Louis-Turpin de La Motellerie, gendarme du Roy, à M. l'abbé Doüillard, chanoine, chez M. du Val-Martel, en sa terre de Cisay, Normandie.

M. Doüillard du Val-Martel, frère du chanoine, était conseiller à la Cour des comptes de Rouen.

La lettre nous donne le menu des occupations d'un gendarme royal sous Louis XV; elle nous le montre, en dehors de sa garde à Trianon, occupé des cafetières de Mme du Val-Martel et rédigeant

des épîtres pour ses voisins les hobereaux normands.

Comme il servait par quartier, Louis Turpin revenait souvent dans sa terre. Il y chassait le gibier poil et plume et séchait ses bottes à la grande cheminée du manoir de l'Oullerie (Orne).

Ce manoir fut primitivement un logis carré, bas, sans tourelles, sans abri d'aucune sorte. Le vent, de tous côtés, souffle encore sur lui. Les Turpin s'y installèrent en 1050. Ils furent les compagnons de ces Giroye dont parle Ordéric Vital. Ils se taillèrent un fief en Normandie, au temps du brigandage héroïque. Leur plus lointaine aïeule avait un jour senti, du haut d'un fiord de Norvège, son amour plus puissant que les flots. Elle se joignit au vol des pirates sur la mer et risqua l'aventure dans le drakkar d'un chef blond.

Partis à la conquête du monde, les Turpin et ceux de leur lignée ne possédèrent longtemps qu'un logis entouré de marécages. Ils guettaient là l'oie sauvage, le canard et le vanneau, chassaient la bécassine ou regardaient de loin, sous le pâle soleil de l'hiver, l'eau courir entre les pattes grêles des hérons immobiles.

Les fils des pirates devinrent fauconniers. En 1660, Nicolas Turpin entre dans la vénerie du grand Roy comme fauconnier oiseleur; il s'y trouve en même temps que son parent, messire Chausson des Orgeries, lequel était « piqueur au premier vol du Roy pour la corneille ». En 1716, Jean Turpin, sieur de Boiscertain, est officier dans la vénerie royale.

Leurs portraits nous manquent, mais nous avons celui de Louis Turpin, écuyer, seigneur de la Motellerie, gendarme de la garde en 1752.

C'est le signataire de la lettre au chanoine Doüillard.

M. de la Motellerie est à cheval, il porte l'habit écarlate galonné d'or, à brandebourgs et parements de velours noir, la veste est couleur de chamois, la culotte rouge. Sur le chapeau s'érige un plumet.

Les officiers de ce corps d'élite, le premier de la cavalerie de France après la maison du Roi, montaient des chevaux blancs. Il n'y avait point de taille pour être admis dans la garde ; il fallait être de famille hors du commun, avoir du revenu pour se soutenir honorablement sans le secours de la solde, laquelle était de 680 livres et suffisait à peine aux menus frais. Chacun avait la liberté de demeurer dans sa terre, à la condition d'y être « en bon équipage de guerre et prêt à se rendre au premier ordre » .

Louis Turpin, même devant les splen-

deurs du Trianon, songeait au logis des ancêtres. Il y revenait souvent, quoiqu'il eût un terrible voisin, messire Roussel de la Boissière. Une lettre du 8 décembre 1761 nous renseigne sur ce personnage :

« Monsieur,

« M. Turpin de la Motellerie, mon « parent, gendarme de la garde, vient « d'avoir une affaire de la dernière im- « portance avec Me Roussel de la Bois- « sière, garde de la compagnie de Ville- « roy. Mon parent a été insulté par ledit « sieur Boissière le jour Saint-André, à « Échauffour, après les vespres ; toutte la « paroisse est en état d'en rendre témoi- « gnage. Je vous prie de luy rendre les « services qui dépendront de vous. J'au- « rais été moi-même vous en prier sans « un *rumatisme* qui m'empesche de mon- « ter à cheval. Je n'ay pu voir M. de la

« Motellerie à son retour de chez M. de
« Noüy, lieutenant des maréchaux de
« France. Madame sa sœur est venüe au
« pays sitôt qu'elle a appris cette nou-
« velle. Je me flatte que comme M. de
« la Motellerie est un bon sujet que
« Mgr le prince de Soubise et vous
« luy rendront la justice qui luy est
« dûe.

« J'ai l'honneur d'estre, avec un pro-
« fond respect, Monsieur,

« Vostre très humble et très obéissant
« serviteur,

« Du Motey. »

Le nom du destinataire n'est pas sur la lettre et nous ignorons comment l'affaire se termina.

Ce que la correspondance nous révèle sûrement c'est l'état de fortune de Louis

Turpin. Il était riche et thésaurisait. Té
moin ce billet d'une parente :

« Monsieur et cher Cousin,

« Mon petit homme me dit de vou
« marquer qu'il est trop vray qu'il
« vendu sa terre, mais vous ne risqué
« rien, cher cousin. Les biens de sa mèr
« en sont garants. Ne le pressez point
« Vous avez sa parolle, attendez et vou
« toucherés vos intérêts.

« D'ailleurs, je suis là, répondant d
« mon petit homme.

« *Signé* : Louise des Haussets. »

La réponse du gendarme fut courtoise
la supplique de cette délicieuse « petit
femme » le toucha. Il attendit.

Voici un autre billet féminin :

« Versailles, ce 18 août 1762.

« Je vous suis fort obligée, Monsieur

« de vous être opposé, avant votre dé-
« part, à ce que les bottes de M. de Bois-
« robert fussent de nouveau prêtées à
« M. du T*** qui en abuse. A votre
« retour, on ne manquera pas de vous en
« remercier.

« Louise de B***. »

Le retour s'opéra, quelques semaines après, sur l'ordre suivant :

A M. Turpin de la Motellerie, gendarme de la garde du Roy, en sa terre d'Échauffour, par Cisay, Normandie.

« Monsieur mon Compagnon,

« Je vous ay destiné pour servir près
« du Roy ce quartier d'octobre prochain ;
« je compte sur votre exactitude et que
« vous ne manquerez pas de vous rendre
« icy le 28 septembre, bien monté, pour

« aller à Fontainebleau accompagner Sa « Majesté.

« Accusez directement à M. de Ver- « nège la réception de la présente.

« Je suis, Monsieur mon compagnon, « parfaitement à vous.

« Le Maréchal Prince DE SOUBISE. »

Et Louis Turpin, en grand équipage, les cuisses collées à l'étoffe de la selle, l'épée au flanc, ses deux pistolets dans les fontes, trottinant d'Échauffour à Versailles, s'en allait rejoindre à petites journées sa compagnie.

C'était un rude gentilhomme, épris, au fond, de solitude et bien Normand par l'ancestral et curieux attachement au sol. Il agrandit son domaine entre les guerres. Il aimait la chasse, le bon vin, les longs repos, mais il n'apparaît pas qu'il ait jamais boudé devant son service.

Tous les matins, dit une note, on détache un gendarme pour aller recevoir l'ordre de Sa Majesté même, qui le donne ordinairement en passant pour aller à la messe. Cette compagnie, lorsque le Roy va en voyage, prend son poste derrière le carrosse de Sa Majesté après les gardes du corps.

Versailles, Fontainebleau, Compiègne, noms magiques pour ceux qui vivaient alors dans l'exil forcé des vieilles provinces, à l'ombre un peu triste des bois, au milieu des herbages, sur les coteaux qui montrent les routes plus longues au lever comme à la chute du soleil.

C'est dans l'une de ces lumières, au bord d'un chemin que dominent les tourelles d'un haut manoir, qu'au mois d'avril 1770 le beau gendarme s'arrêta.

Il était officier, encore jeune et fort amoureux. Il mit pied à terre. On le

reçut avec la politesse du temps ; il parla d'abord de la cour et de la ville et fit ensuite une demande qui se trouva vite agréée, puisque trois mois plus tard il épousait damoiselle Élisabeth Biseul de la Haute-Dorerie, fille de Jean-François Biseul, écuyer, et de noble dame Catherine Collet.

Sont-ce les traits de Mlle de la Dorerie que nous garde ce vieux pastel, rongé des mites et suspendu dans la salle à manger du manoir? Les cheveux sont blonds, les yeux bruns, la bouche est petite avec la lèvre inférieure épaisse et retombante. Un cordon noir glisse le long du col blanc, il laisse une croix d'argent s'insinuer en un pli, à la naissance du sein. Le reste est mangé.

Avons-nous là Mme de la Motellerie, dernière du nom? Elle sourit, comme autrefois.

Comme autrefois, la grosse cheminée du manoir fume sur un petit chemin de traverse, le vent fait claquer les lucarnes et se pique au fer aigu de la girouette; l'immense herbage s'étale autour de la gentilhommière. En été, les fenêtres basses du logis s'avivent de lumières, les carreaux étroits profitent tous du soleil et, de loin, semblent rire.

Aux jours froids et pluvieux, d'autres flammes renaissent dans la cuisine, le bois des fagots crépite amont la cheminée, des langues de feu glissent sur le corps d'un arbre et vont lécher la suie des écussons jumeaux qui bombent la plaque Tout miroite : les chaudrons de cuivre, les faïences du dressoir, l'acier du tournebroche au coin de l'âtre, les chenets, immémoriaux sur la dalle.

Et c'est là, qu'il y a cent soixante ans, Louis Turpin, écuyer, seigneur de la

Motellerie, compagnon du prince de Soubise et gendarme du Roy, vint sécher ses bottes, rêver, lire et s'étendre après la chasse dans cette bergère d'indienne, aux bras vides...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

MADAME DE LA GALAISIÈRE

LE GENDARME DU ROY

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, RUE GARANCIÈRE

BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS

de la Librairie **PLON**

DERNIÈRES PUBLICATIONS

BORDEAUX (Henry). — **La Maison.**
DECAEN (Alice). — **Jacotte et son cousin.**
POIRIER DE NARÇAY. — *Demi-stériles.* **Les Croquebignard.**
EDWARDS (Emile). — **Mon Maître chéri** *(Effendijiim).*
CHEVINAY (P.-A.). — **Liselotte.**
LICHTENBERGER (A.). — ***Les Contes de Minnie.** *Histoires de bêtes, d'enfants, de fées et de bonnes gens.*
CAPDEVIELLE (Paul-Henri). — **François et Guadalupé.** *Roman pyrénéen.*
AVELINE. — **C'était à Berlin.**
DEMETRA-VAKA (Mrs Kenneth Brown). — **Haremlik.**
MILAN (René). — **La Race immortelle.**
GARENNE (Capitaine A.). — **Ialina.** *Idylle malgache.*
MARGUERITTE (Paul). — **La Maison brûle.**
DAVIGNON (Henri). — **Un Belge.**
BAR (Augustin). — **Le Besoin d'aimer.**
POURCEL (Georges). — **Un Bohémien passa...**
LHANDE (Pierre). — **Luis.**
ROSNY Aîné (J.-H.). — **Les Rafales.** *Roman de mœurs bourgeoises.*
LASSERRE (Pierre). — **Le Crime de Biodos.**
TOKUTOMI KENJIRO. — **Plutôt la mort.** Roman japonais. Traduit par Olivier Le Paladin.
BORDEAUX (Henry). — ***La Petite Mademoiselle.**
POUVILLON (Émile). — **Césette.** *Histoire d'une paysanne.*
MARGUERITTE (Paul). — **Les Fabrecé.**
FUNCK-BRENTANO et **DE LORDE.** — ***Rosette ou l'amoureuse conspiration.**
PLANTÉ (Louis). — **Sur le déclin.**
BELGRAND D'ARBAUMONT (M.-C.). — **L'Appel.**
MAXWELL (W.-B.). — **Les Gardiens de la flamme.** Roman adapté de l'anglais par Louis Fabulet.

Prix de chaque volume...... .... 3 fr. 50

Les volumes dont le titre est précédé d'un * peuvent être mis entre toutes les mains.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 18635